

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|--------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

ALBUM DE LA MINÉRIE



JOURNAL DE LA FAMILLE

Vol. 3.

Montréal, 1er Janvier 1874.

No. 1.



JANVIER AU LECTEUR.

Nous adressons ce numéro à beaucoup de personnes qui, jusqu'à ce jour, n'étaient pas abonnés à l'Album. Nous nous flattons qu'elles voudront bien nous mettre à l'épreuve et consentiront à recevoir cette bonne et utile publication au moins pendant six mois. Nous considérerons donc comme abonnés tous ceux qui ne nous renverront pas ce présent numéro avec le mot *refusé*.

Nous avons en mains et nous commencerons sous peu les feuilletons les plus émouvants. Nous veillerons avec soin à varier à l'infini les sujets de lecture que contiendra cette publication. Il y aura du léger; il y aura aussi du sérieux. Nous porterons une attention toute particulière à ce qui concerne l'économie domestique, la tenue d'une maison, l'étiquette, etc. Nous voulons en un mot qu'à la fin de l'année l'abonné soit forcé de nous faire des compliments: il faut avoir de la confiance pour entreprendre cet ouvrage herculéen.

POESIE.

LE JOUR DE L'AN.

salut au Jour de l'An, gros garçon qui s'avance
 Tout frais et tout pimpant, tout confit d'espérance :
 Salut au Jour de l'An !
 Pour les plaisirs si vifs de la première Enfance,
 Pour la Vieillesse autant que pour l'Adolescence,
 Le bon Dieu fit le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An nous apporte la joie,
 Le joujou, le bonbon, et la robe de soie :
 Il est si bon, le Jour de l'An !
 Il vient souder à neuf le lien des familles,
 Et donne des époux parfois aux jeunes filles...
 Si galant est le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An, c'est Avril qui bourgeoonne,
 Rempli de bons souhaits dont la moisson foisonne :
 Si prodigue est le Jour de l'An !
 Il donne de l'esprit souvente fois aux bêtes,
 Et le vieux Celadon y rêve des conquêtes...
 Il est si vert... le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An vient offrir, en échange
 D'un bien gentil baiser, à Suzette, une orange :
 Il est courtois, le Jour de l'An !
 Il sait mâter les gens par un peu de louange,
 Et sait faire acquitter mainte lettre de change,
 Tant est adroit le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An est la grande épopée
 Où la petite fille installe la poupée,
 Charmant cadeau du Jour de l'An !
 A ses ajustements elle rive son âme,
 C'est son premier enfant, à la petite femme,
 Que lui donne le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An, c'est la brillante enseignée
 Du fringant boutiquier rêvant un nouveau règne,
 Le greffant sur le Jour de l'An !
 C'est le jour favori même du plus avare,
 Qui sur ses doigts crochus conjugue : « J'accapare ! »
 Est si drôle le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An, c'est le printemps des riches,
 L'été des bonnes gens, et c'est l'enfer des chiches :
 Est si donnant le Jour de l'An !
 C'est des cœurs généreux la plus belle journée ;
 Avec si doux entrain recommence l'année !...
 Il est si gai, le Jour de l'An !

Le premier Jour de l'An — cette pensée est triste, —
 Le reverrai-je encor ?... serai-je sur sa liste
 Quand reviendra la fin de l'An ?
 Ah ! ma foi ! du présent jouissons sans alarmes,
 Espérons que sur nous ne pleuvront pas des larmes
 Quand reviendra le Jour de l'An !

ALFRED D.

LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE.

Toi qui de notre destinée
 Tiens tous les secrets en ta main,
 Seigneur, d'une nouvelle année
 Tu nous viens d'ouvrir le chemin.

Ta volonté sainte est couverte
 de mystère et d'ombre à nos yeux :
 Mais ton oreille reste ouverte
 A nos prières, à nos vœux.

O Dieu, qui fais les jours prospères,
 Les maisons heureuses, répands
 Tes saintes faveurs sur les pères
 A la prière des enfants !

Adoucis, épargne à nos mères
 Les pleurs, les chagrins, les ennuis !

Garde-nous ces fronts tutélaires,
 Gard-nous ces êtres bénis !

Aux maîtres de notre jeunesse,
 Rends-leur en bénédictions
 Tous les conseils de leur sagesse,
 Tous les bienfaits de leurs leçons !

Et nous, redresse notre voë,
 Fais-nous sages à notre tour,
 Pour qu'en nous ils mettent leur joie,
 Comme nous en eûmes notre amour.

L'HOMME HEUREUX. MORALITÉ.

Un roi (je ne sais pas de quel pays au juste,
 Mais ce n'est pas le roi du pays d'Yvetot)
 S'ennuyait. — Vainement on l'appelait très-haut,
 Et très-puissant, et très-auguste,

Il s'ennuyait... mais à pérr !
 Jamais destin fut-il plus lamentable,
 Et comprenez comme il devait souffrir :
 Coffres pleins d'or, vins exquis, bonne table,
 Courtisans amoureux surtout de ses défauts,
 Copiant tout de lui, ses tics et sa moustache,
 Tour à tour, à son gré, voltairiens ou dévots,
 Et l'échine en cerceau, qu'il rie ou qu'il se fâche.
 Sa Majesté

Avait, ma foi, de plus, une femme charmante,
 Possédant à souhait esprit, grâce, beauté,
 Et même humeur accommodante !...

Rien n'y faisait. — On convoqua savants,
 Magnétiseurs et charlatans,
 Et docteurs les plus disparates,
 Allopathes, homœopathes...

Ils y perdaient leur peine et leur latin :
 Le mal était de plus en plus certain.

Alors vint un vieillard, de grande renommée,
 Qui, pour rendre le calme à la reine alarmée,
 Dit : « Que d'un homme heureux le roi, votre mari,
 Revête la chemise... et vous l'aurez guéri ! »

Vite, chacun se met en quête
 Pour voir réussir la recette.

On le découvre enfin, ce sujet précieux
 Qui doit sauver le prince soucieux
 Et raffermir sa raison compromise.

— Tu vas, lui dit le roi, me vendre ta chemise !...

— Moi, répond l'homme heureux en reculant d'un pas,
 H-h-h ! pardonnez-moi, sire, je n'en ai pas !...

JESU AMABILIS.

Le monde était vieilli, vieilli d'ans et de vices :
 Satan régnait : erreurs, prêtres et pythonnisses
 Appuyaient partout son autel.
 — O cieux, entr'ouvrez-vous ! terre, enfante le Juste !
 O Sagesse ! ô Messie ! ô Rédempteur auguste !
 Descends, viens sauver Israël ! —

Quand, au seuil du levant, le roi du jour rayonne,
 De chatoyants reflets l'horizon se couronne,
 La lumière envahit tous lieux ;
 Tel, un jour, sur le monde, on vit briller un astre,
 De l'Eden il venait dissiper le désastre,
 Et tout éclairer de ses feux :

C'était l'heure marquée aux pages prophétiques ;
 Des anges descendus des célestes portiques
 Avaient annoncé le Sauveur ;
 Et c'était lui, le Christ prédit longtemps d'avance ;
 Il venait apposer à l'Ancienne Alliance
 Un joug de paix et de douceur.

Lorsqu'il eut accompli sa mission divine,
Lorsqu'il eut fait briller sa céleste origine
Et qu'il fut là-haut remonté,
Le monde connut mieux sa suprême puissance,
Il s'éveilla soudain à la splendeur immense
De son soleil de vérité.

Qui, d'où vient qu'en tous lieux un sublime héroïsme
Des peuples anciens a vaincu l'égoïsme,
Les idoles et les erreurs ?

D'où vient que par la terre ont radié ces flammes
Qui soufflent le parfum des vertus à tant d'âmes,
Le dévouement à tant de cœurs ?

D'où vient que des martyrs a verdoyé la palme ?
D'où vient qu'ils abordaient l'arène d'un front calme,
Foulant aux pieds la pourpre et l'or ?

D'où vient que, puissamment d'un saint zèle animée,
Des ouvriers du Christ la pacifique armée
Par le monde a pris son essor ?

Du peuple-vierge aimé du ciel et de la terre
D'où vient que l'éclatant et suave bannière
Attire tant d'âmes à soi ?
A son ombre d'où vient qu'avec flamme et délices
Le cœur s'est écrié : « J'ai soif de sacrifices !
Divin Epoux, enivre-moi ! »

Qui, de Jésus dira les ineffables charmes,
Jésus, le Bon Pasteur qui sécha tant de larmes
Et du monde brisa les fers,
Jésus, l'amant à qui le cœur blessé s'envole,
Jésus, dont la puissante et bénigne parole
A renouvelé l'univers ?.....

Qui pourra pénétrer les grandeurs adorables,
L'éclat, la majesté, les trésors immuables
Voilés sous son humanité,
Lui, le Fils du Très-Haut, lui, la gloire du Père,
Lui, le rayonnement de la vive lumière
Qui brille dans l'éternité ?.....

Non, le luth, non, la voix qu'un feu céleste inspire
De Jésus, ici-bas, en vain voudrait redire
Les infinis et doux attraits,
La clémence, lorsque de son cœur sur le monde
Il faisait rejaillir une source féconde
D'amour, de pardons, de bienfaits.....

C'est l'immense foyer des splendeurs du ciel même ;
Absorbant tout rayon, toute beauté suprême
Dans l'éternité de son sein —
Tout ce que de Jésus le mortel put apprendre,

Tout ce qu'il a pu voir et faiblement comprendre,
C'est qu'il passait faisant le bien ;

C'est qu'il rendait le fils à la mère éplorée,
Que toujours il calmait la douleur acérée
De l'âme invoquant son appui ;
C'est qu'avec une tendre et douce confiance,
Les enfants, blanches fleurs de joie et d'innocence,
Aimaient à s'approcher de lui.

Qu'ils trouvaient tant d'appas dans son sourire grave,
Dans son regard d'azur, dans son accent suave
Et sur son front céleste et doux,
Que nul brillant hochet, que nulle autre caresse
N'aurait pu, triomphant de sa vive tendresse,
Leur faire quitter ses genoux.....

C'est que, lorsqu'il parlait de son divin royaume,
Sa touchante parole exhalait un arôme
Qui tombait dans les cœurs pieux
Comme, dans l'encensoir où la flamme est ardente,
Tombe et brûle l'encens en fumée odorante
Dont les flots montent vers les cieux.

C'est qu'il chercha toujours la brebis égarée,
Que ses regards divins d'une larme sacrée
Se voilèrent plus d'une fois
Lorsque, hélas ! ingrate, indocile et rebelle,
Elle méconnaissait sa bonté paternelle,
Et demeurait sourde à sa voix !.....

C'est que ses ennemis qui le comblaient d'injures,
En leurs iniques cœurs, dans ses actions pures
Ne trouvaient rien à condamner ;
C'est que cet abreuvé d'un douloureux calice,
Lorsqu'il fut élevé sur le bois du supplice,
Sut à ses bourreaux pardonner,....

Mais, lui, hâtant son heure, avait dit : « Quand la terre
Recueillera les fruits de l'arbre du Calvaire,
J'attirerai tout par ce bois !...
Et de là vient cet hymne entraînant et sublime,
Ce cri repercuté dont l'univers s'anime :
Vive Jésus ! vive sa croix !.....

Hélas ! oui, des mortels ont fermé la paupière,
Puis ils ont osé dire : « Il n'est pas de lumière :
Du Christ faux est l'apostolat ! »
— O tourbe impie ! O race à l'âme vile et noire.
Suspendez vos clamours : le jour de la victoire
Est le dernier jour du combat.

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)



ETE-DE CRIN invita toute la compagnie à le suivre dans sa tribu, dont le campement ne se trouvait pas à plus d'un mille ou deux dans l'intérieur de Maaly-Scrub. Mais on savait trop à quoi se réduirait l'hospitalité de ces pauvres gens pour accepter cette invitation. On engagea donc, au contraire, les Australiens à demeurer où ils étaient jusqu'au soir, et, comme il est assez indifférent à ces nomades de s'arrêter d'un côté plutôt que d'un autre, ils y consentirent volontiers.

Clara, dans la prévision d'une rencontre possible

avec les noirs, avait placé dans le coffre du char à bancs quelques objets de menue mercerie destinés à leur être offerts en présents. Elle exhiba des mouchoirs de cotonnade, des miroirs, des clous, qui furent reçus avec un véritable enthousiasme. De leur côté, Tête-de-Crin et sa famille s'évertuèrent à divertir les dames en se livrant aux exercices qui d'ordinaire étonnent le plus les Européens ; ils montèrent au sommet des arbres avec une rapidité merveilleuse, en pratiquant de distance en distance sur le tronc des entailles légères dans lesquelles ils posaient l'orteil. La vieille lubra elle-même prit part à cette gymnastique et elle y déploya autant d'agileté que les autres. Le chef de famille et son fils aîné, tous deux le javelot ou le casse-tête à la main, simulèrent un combat, puis une chasse au kangaroo. On dansa, on chanta, on fit de son mieux enfin pour procurer un agréable passe-temps aux visiteurs.

Véritablement on y était parvenu ; Clara et Ra

chiel regardaient avec un étonnement mêlé de pitié les contorsions de ces pauvres êtres disgraciés. Richard Denison, qui avait eu rarement l'occasion de voir les Australiens dans leurs bois, observait avec un intérêt réel leurs singuliers exercices. Madame Brissot elle-même riait aux larmes des gambades de la lubra qui lui semblait être une hideuse caricature des mères. Cependant la pauvre Australienne, avant d'accomplir ses sauts frénétiques, prenait toujours grand soin de déposer son enfant sur l'herbe la plus moelleuse, à l'abri des insectes, et les danses finies, elle venait le reprendre avec empressement, le baisait, lui donnait des soins avec une tendresse qui, malgré sa dégradation, eût dû lui concilier la sympathie de toutes les femmes.

Ces divertissements ne paraissaient pas près de finir, quand tout à coup les indigènes manifestèrent de l'inquiétude, ils se montraient les uns les autres des cavaliers qui venaient d'apparaître dans la plaine, se dirigeant vers l'habitation : c'était M. Owens et son porte-chaine qui revenaient avec Walker et le berger, après avoir rempli leur mission. Tête-de-Crin prononça quelques mots qu'on ne comprit pas, puis il prit ses armes, réunit son monde et voulut se retirer dans la forêt, mais on essaya de lui faire comprendre que ceux qui arrivaient étaient des amis et qu'il n'avait rien à craindre de leur part. En dépit de cette assurance, les Australiens paraissaient de plus en plus agités et n'eût été leur confiance dans le pouvoir de Clara, ils n'eussent pas manqué de s'enfuir comme ils en avaient témoigné d'abord l'intention.

Bientôt les cavaliers atteignirent le petit campement. M. Owens, sans s'étonner beaucoup de la présence des indigènes, mit pied à terre et vint embrasser sa fille. Pendant ce temps, Walker et son berger jetaient des regards dédaigneux sur Tête-de-Crin et sa famille.

—Que diable nous veut cette négraille ? dit le squatter. Allons ! qu'on nous tourne les talons au plus vite.

Cependant il ne fit aucune démonstration menaçante. Burley montra moins de mansuétude.

—Dieu me damne ! dit-il d'une voix rauque et dure, je reconnais ces coquins-là... ils étaient de ceux qui nous ont dérobé un mouton il y a une quinzaine de jours.. j'ai juré de me venger d'eux partout où je les rencontrerais.

Et sans autre explication il frappa de son *stockwip* les malheureux Australiens qui poussèrent des cris de douleur.

Il était bien vrai que la semaine précédente un mouton avait disparu dans le troupeau dont Burley avait la garde et que la tribu de Tête-de-Crain pouvait fort bien être l'auteur du méfait ; les indigènes de l'Australie sont sujets à de si terribles disettes et la faim est si mauvaise conseillère ! Cependant cette brutalité n'avait aucune excuse, et les dames, aussi bien que Richard, en furent indignées. Clara protestait en faveur de ses protégés, mais le féroce berger n'écoutait rien et continuait de frapper avec son énorme fouet, qui traçait des sillons rouges sur ces corps demi-nus. Bien plus, par un raffinement de cruauté, c'était sur la lubra qu'il dirigeait ses coups et sur le misérable enfant qu'elle tenait dans ses bras. La mère s'efforçait de préserver la chétive créature et ne craignait pas de s'exposer elle-même aux atteintes du *stockwip* pour y réussir. Richard, irrité de la conduite barbare du berger, se jeta sur lui et lui arracha son fouet.

—Ceci est une infamie, monsieur, lui dit-il avec fermeté ; le nom de sauvage vous conviendrait

mieux qu'à ces malheureux... Ne frappez pas un coup de plus ou je vous en ferai repentir.

—De quoi vous mêlez-vous ? répliqua Burley avec insolence, je n'ai d'ordre à recevoir que de M. Walker, et encore.

—Vous recevez pourtant des ordres de moi, monsieur ; je suis juge de paix et j'aurais le droit de vous envoyer sur-le-champ à la prison de Dorling ; je vous y retiendrais jusqu'à ce que vous eussiez fourni caution de l'amende de dix livres sterling à laquelle vous pourriez être condamné pour avoir cruellement maltraité des sujets de la reine. N'ajoutez pas le délit de rébellion à ce délit, je vous le conseille.

L'autorité judiciaire n'était pas très-respectée sur cette frontière de la colonie, nous devons le dire ; aussi Burley se disposait-il à riposter avec colère, quand Walker lui-même prit la parole :

—Vous avez tort, monsieur Burley, dit-il ; et M. Denison pourrait vous mettre dans l'embarras s'il ne considérait le besoin que j'ai de vous pour la garde de mes troupeaux.

Ainsi désavoué, le berger baissa le ton.

—Je vous demande pardon, Votre Honneur, dit-il au magistrat en détournant les yeux ; mais n'avais-je pas raison de châtier ces brigands qui m'ont volé un mouton pour le manger ?... Ces noirs ne sont pas des êtres humains, on assure qu'ils n'ont pas d'âme, et on ne doit pas avoir plus de regret de frapper sur eux que sur un cheval ou sur un bœuf.

—Ce sont des sujets de la reine, répliqua Richard avec force, et ils ont droit à sa protection. Allez ! vous devriez rougir, vous et vos pareils, de vos indignes procédés envers eux ! Quant à moi, je ne souffrirai pas qu'on les moleste, et j'exige que vous accordiez une réparation immédiate à ceux que vous venez de maltraiter d'une manière si odieuse.

La famille Tête-de-Crin observait avec un étonnement stupide l'intervention qui venait de s'opérer en sa faveur. Elle avait seulement une vague idée de la hiérarchie européenne et de l'autorité que la loi donne à quelques-uns sur tous ; mais elle sentait qu'elle avait trouvé une puissante sauvegarde et elle reprenait courage. Tous étaient zébrés de coups de fouet. Le dos robuste du père avait résisté assez bien aux lanières du terrible *stockwip* ; en revanche les enfants et surtout la lubra portaient sur leurs corps maigres des empreintes sanglantes ; mais la mère était parvenue à protéger son enfant, et, fière de ces succès, elle ne paraissait pas songer à ses propres souffrances.

Burley eût peut-être encore quelque velléité de révolte ; son maître, qui tenait à ménager le magistrat, lui dit d'un ton ferme :

—Je vous le répète, Burley, vous avez été trop prompt dans cette affaire. Demandez donc pardon à Son Honneur, et j'espère qu'à son tour M. Denison ne voudra pas en agir trop rigoureusement envers vous. Il se contentera d'un petit dédommagement que nous accorderons à ces maudits noirs, et cette sottise sera terminée.

Ainsi pressé, le berger balbutia quelques excuses. Il n'entrerait pas dans les intentions de Richard de pousser les choses à l'extrême ; il proposa donc à Walker de donner aux noirs un nouveau mouton en compensation du tort qu'on venait de leur faire.

—Non, non, Votre Honneur, répliqua Walker ; il ne faut pas que ces moricauds prennent goût à la chair de mouton, car ils pourraient être tentés de nous dérober nos bêtes quand elles s'égareront dans les pâturages... Mais voici ce que je leur offre : Hier, Burley a tué à la chasse un énorme kangaroo, auquel nous avons à peine touché ; ce qui

reste de l'animal réglera pendant deux jours toute cette famille d'affamés, et elle aura la peau pardessus le marché. De cette manière Burley, qui a commis la faute, payera l'amende, et cela lui apprendra à jouer du fouet à tort et à travers.

On transmit du mieux que l'on put à Tête-de-Crin et à son monde cette proposition, qui fut acceptée d'un air hébété, et aussitôt Burley fut dépêché vers le bâtiment pour en rapporter la venaison.

Tant que Burley fut absent, les noirs se tinrent un peu à l'écart, ne paraissant croire qu'à moitié à la réalisation de ces belles promesses. Mais quand le berger revint, pliant sous le poids d'un gros kangaroo presque entier, et quand il eut remis son fardeau à Tête-de-Crin, en lui faisant comprendre qu'il pouvait librement disposer de la chair et de la peau de cette magnifique proie, le père, la mère et les enfants recommencèrent à crier, à danser, à battre des mains. Il faut savoir combien l'existence de ces infortunés est précaire, à quels fréquents et terribles jeûnes ils sont exposés dans leurs déserts, pour comprendre leur joie. En ce moment, ils oubliaient leurs meurtrissures sanglantes ; au prix d'un pareil trésor, ils eussent consenti à braver le fouet de tous les squatters de la contrée.

Bientôt ils se retirèrent sous un arbre, impatients de préparer un festin ; tandis que la lubra découpait un morceau du kangaroo destiné à faire une grillade, les enfants ramassaient des buchettes de bois sec pour allumer le feu. Les Européens les laissèrent à leur cuisine sauvage, et, comme M. Owens était lui-même très-affamé, on étala de nouveau les provisions sur l'herbe. Walker fut invité à en prendre sa part, et il accepta sans se faire prier ; quant à Burley, après avoir jeté sur les noirs un regard qui annonçait une sombre rancune, il était rentré à l'habitation, sans doute pour cacher sa colère, et on ne le revit plus de la journée.

Les jeunes filles ne mangeaient pas, et elles demandèrent la permission de se lever pour chercher des fleurs autour du campement. Richard eût bien voulu les accompagner, mais il ne l'osa pas et se contenta de les suivre des yeux, tout en écoutant distraitemment M. Owens et le squatter qui discoutraient sur une question politique alors à l'ordre du jour dans la colonie.

Clara et sa compagne étaient retournées au ruisseau. Peut-être espéraient-elles y retrouver les chlamydères ; mais le bruit que l'on faisait à quelques pas de là les empêchait d'approcher, et il n'y avait plus dans le voisinage des lagunes que des perroquets turbulents et criards.

— Les *bower-birds* ne sont pas revenus, dit Clara tristement ; je m'étais imaginé qu'en les suivant de loin, nous pourrions découvrir quelqu'un de ces berceaux dont vous m'avez fait une si attrayante description... Vous ne sauriez croire, ma chère miss Owens, combien j'ai un ardent désir de voir un berceau de chlamydères !

— Et moi donc, répliqua Rachel avec enthousiasme ; depuis que nous sommes en Australie, je suis poursuivie de cette pensée. Mais notre savant naturaliste Gould, qui a le premier révélé ces oiseaux à la science, les a épiés bien longtemps sans succès ; ce n'est qu'après de patientes et périlleuses recherches qu'il est parvenu à trouver deux berceaux. Il les a recueillis soigneusement avec tous leurs ornements ; l'un a été envoyé au musée de Londres, l'autre au musée de Leyde.

— Eh bien ! Rachel, pourquoi ne serions-nous pas aussi chanceuses ? Pourquoi, par exemple quel-

qu'une de ces curieuses constructions n'existerait-elle pas dans le voisinage ?

— Cela serait possible, Clara ; mais peut-être aussi les chlamydères qui sont venus boire ici tout à l'heure ont-ils leurs berceaux à vingt ou trente milles de nous dans le désert. N'avez-vous pas remarqué combien le vol de ces oiseaux est rapide ? Il nous faudrait sans doute nous enfoncer bien avant dans le Maaly-Scrub, au risque de nous y égarer et d'y mourir de soif et de faim, pour avoir la chance de rencontrer un de leurs berceaux.

— Essayons pourtant, ma bonne Rachel, répliqua Clara d'un ton suppliant ; nous resterons sur la lisière du bois, et, à défaut de chlamydères, vous trouverez certainement des plantes nouvelles, des insectes nouveaux... Tenez, Rachel, je ne peux vous dire pourquoi je tiens tant à découvrir un berceau de ces oiseaux mystérieux ; mais le bonheur de ma vie est attaché à cette découverte !

Miss Owens regarda son amie avec des yeux effarés.

— En vérité, Clara, lui dit-elle, vous êtes aujourd'hui plus singulière encore que d'habitude. Peut-on se passionner ainsi ? Et puis vous viendrez vous moquer de mes goûts pour l'histoire naturelle ! Mais quand même il s'agirait du bonheur de votre vie, comme vous dites, nous ne pourrions faire une pareille recherche en ce moment. Il est tard, et voilà bientôt l'heure de repartir pour Dorling. Nous reviendrons ici un autre jour, si vous y consentez, et alors nous pourrions tenter la fortune.

Miss Owens avait raison ; le repas des voyageurs était fini, et déjà on s'occupait de replacer sur le char à bancs la toile qui avait servi de tente. Evidemment on se préparait à partir.

— Il est vrai, dit Clara en soupirant, nous ne pouvons rien à cette heure ; mais nous reviendrons... Nous supplierons tant ma mère, qu'elle nous permettra de revenir. En attendant, Rachel, pourquoi ne consulterions-nous pas notre ami Tête-de-Crin et sa famille au sujet de ces oiseaux ? Les Indiens, dans leur vie nomade, ont dû fréquemment en rencontrer.

— Pour cette fois, vous aviez pensé juste, Clara, interrompit miss Owens ; ces noirs, sans cesse occupés de chasse et de pêche, doivent en effet connaître les chlamydères ; venez donc nous aurons encore le temps de les questionner.

Les deux jeunes filles se rapprochèrent de la famille australienne qui avait fait griller quelques tranches de venaison et les déchirait à belles dents. Ce spectacle repoussant ne les rebuta pas, et Clara essaya d'expliquer à Tête-de-Crin ce qu'elle souhaitait. L'Australien n'avait pas l'air de la comprendre, quand Rachel se souvint heureusement du nom que les indigènes donnaient au chlamydère, et elle dit en anglais :

— Miss Clara vous demande si vous avez jamais rencontré le *cowry* ?

— Cowry ! répétèrent comme des échos Tête-de-Crin et ses enfants.

Aussitôt ils manifestèrent par des pantomimes expressives que l'oiseau leur était parfaitement connu. L'ainé des garçons imita le cri que pousse le chlamydère lorsqu'il est surpris et qu'il s'envole, puis son mouvement quand il porte à son bec de petites coquilles ou des pierres brillantes. Tête-de-Crin lui-même exposa qu'il avait rencontré souvent les berceaux de cette curieuse espèce, qu'il en avait mangé les élégants architectes, et leur avait trouvé un goût délicieux.

Peu s'en fallut que l'enthousiaste Rachel ne le battit en apprenant cet acte de sauvagerie ; cepen-

dant elle se content et demanda aux noirs s'ils avaient connaissance pour le moment de quel que berceau de chlamydères dans le voisinage. Ils se consultèrent entre eux ; puis le père, résumant les témoignages, déclara que depuis longtemps ni lui ni personne de sa famille n'avait rencontré de berceaux ; que les cowrys étaient inabornables ; qu'ils construisaient leurs tonnelles dans les lieux les plus écartés, et qu'étant fort petits, quoique fort bons à manger, on ne songeait pas à leur donner la chasse.

—N'importe ! dit Clara avec vivacité, oubliant qu'on ne la comprenait pas ; je sais qu'il y a des cowrys dans ce canton ; j'en suis bien sûre, puisque Rachel et moi nous les avons vus ici même, il y a quelques instants... Mettez-vous donc, vous et votre monde, à la recherche de leurs berceaux ; si vous en découvrez, vous viendrez m'en prévenir à Dorling, et je vous donnerai une bonne récompense ; plus vous aurez découvert de berceaux, plus la récompense sera grande.

Après quelques explications, Tête-de-Crin crut avoir compris ce que l'on attendait de lui ; il répondit donc, moitié par paroles moitié par gestes, qu'il chercherait les berceaux de cowrys, qu'il les détruirait et qu'il tuerait les oiseaux pour les apporter à Clara.

—Non, non, ce n'est pas cela, s'écria mademoiselle Brissot avec impatience ; entendez-moi bien, mon ami ; si vous trouvez des berceaux, vous n'aurez garde de les endommager ; vous remarquerez seulement avec beaucoup de soin leur emplacement, et quand vous en aurez reconnu plusieurs, vous viendrez m'en prévenir à Dorling... Est-ce clair pour vous ? Si vous détruisez un seul des berceaux, vous n'obtiendrez rien de moi, je vous en prévins.

On eut quelque peine à inculquer ces instructions dans l'esprit de Tête-de-Crin ; puisque Clara ne voulait pas avoir les oiseaux pour les manger, quel pouvait donc être son but ? Cependant il transmit à sa femme et à ses enfants le vœu de leur protectrice, et chacun d'eux s'empressa d'adresser dans sa langue à Clara des promesses et des protestations de zèle. Le fils aîné annuel les jeunes miss avaient donné le nom de Nez-Percé, à cause d'un petit morceau de bois qui lui traversait gracieusement le cartillage du nez, renchérissait sur tous les autres en jactance et en confiance de soi-même ; et réellement, à le voir souple, alerte, intrépide, on pouvait soupçonner en lui un habile dénicheur d'oiseaux.

Comme Clara et miss Owens s'assuraient que leur désir serait fidèlement accompli, elles s'entendirent appeler ; se retournant, elles virent que le cheval était attelé et qu'on allait partir. Elles s'empressèrent donc de prendre congé de la famille australienne et de rejoindre la compagnie.

Tête-de-Crin et son monde parurent s'inquiéter pour eux-mêmes de cette séparation. Tant que Clara, dont ils s'exagéraient peut-être le pouvoir, était restée près d'eux, ils avaient montré une complète sécurité ; mais à présent ils avaient l'air de se souvenir que le voisinage de Walker-station leur présentait de nombreux inconvénients. Aussi le père reprit-il ses armes, tandis que la lubra, qui avait divisé avec sa hachette les restes du kangourou, en confiait un morceau à chacun de ses enfants, se réservant le plus lourd, et ils se disposèrent à regagner les bois aussitôt que les voyageurs auraient quitté le canton.

Néanmoins ils accompagnèrent les jeunes demoiselles jusqu'au char à bancs, non qu'ils eussent

la moindre idée de la politesse, mais dans l'espoir peut-être de recueillir encore quelque cadeau. En effet, Clara obtint de sa mère qu'on leur abandonnât le superflu des provisions, libéralité qui fut reçue avec de nouveaux transports de joie.

Clara recommanda très-chaudement ses protégés à M. Walker, afin qu'ils ne fussent plus molestés quand ils viendraient sur le territoire de la station. Le squatter, malgré sa rudesse, parut prendre en bonne part les instances de la jolie Française.

—Oui, oui, miss Brissot, répliqua-t-il ; Dieu me damne si j'oublie que vous vous intéressez à ce vilain bétail noir... Je parlerai à Burley, car il est rencunier en diable, et il serait capable de malmenner ces indigènes, à cause de l'affaire d'aujourd'hui.

—Et si cela arrivait, gentleman, dit Richard d'un ton sévère, votre devoir serait de m'en avertir au plus vite. Je ne souffrirai aucune violence contre des sujets de la reine, qu'ils soient noirs ou blancs... Mais qu'est-ce donc que ce M. Burley qui se montre si arrogant et qui semble vous inspirer à vous-même une sorte de crainte ?

—Il est mon berger, Votre Honneur, répondit évasivement le squatter, et je n'ai aucun motif de le craindre.

—Voyons, demanda le juge en baissant la voix, cet homme ne serait-il pas... un ancien convict ?

Je l'ignore, Votre Honneur : il n'est pas très-poli dans ce pays de demander aux gens d'où ils viennent et ce qu'ils ont fait. Quand Burley m'a proposé de garder mes troupeaux, j'étais seul ici, car son prédécesseur n'avait quitté brusquement pour aller à ces damnés placers ; et, entre nous soit dit, je soupçonne que Burley lui-même a déjà fait une tournée aux mines, où il n'a pas eu de chance... Aussi ne me suis-je pas montré difficile, et je ne l'ai pas serré de trop près sur ceci ou cela. Je l'ai engagé, au prix de cinquante livres sterling par an, et je ne puis m'empêcher de dire que c'est un *bushman* habile et un gardien avec lequel les moutons sont rarement égarés ou perdus.

—Bien, bien, je prendrai des informations, répliqua Richard ; en attendant, monsieur Walker, conseillez à votre berger d'être prudent et de ne pas trop appeler l'attention sur lui.

Pendant cette conversation, les dames étaient remontées en voiture et Richard Denison lui-même s'était mis en selle. Les chevaux, bien repus, bien reposés, piaffaient d'impatience. On dit adieu à M. Walker, et après que Clara eut recommandé encore une fois à Tête-de-Crin de se souvenir de ses promesses, on partit. Au moment où chevaux et voiture s'éloignaient, les Australiens, de leur côté, ramassèrent leur butin, et firent lestement retraite vers le Maaly-Scrub.

Cette précaution était sage ; à peine avaient-ils gagné les bois voisins de la station, que Burley reparut à cheval, en brandissant son formidable *stockvip*, comme s'il eût cherché sur qui venger sa récente humiliation.

Les voyageurs poursuivirent paisiblement leur route, et aucun accident ne retarda leur arrivée à Dorling. Clara se montrait plus communicative, plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Elle causait, elle souriait à Denison, ravi de ce changement dont la cause lui était inconnue. Une fois elle se pencha vers sa mère, l'embrassa tendrement et lui dit à demi-voix :

—Ah ! chère maman, quelle heureuse journée ! J'en garderai toute ma vie le souvenir, surtout si Dieu permet...

—Quoi donc, Clara ? demanda curieusement madame Brissot, qu'attends-tu de la bonté de Dieu ?

—Vous le saurez plus tard, mais priez-le avec moi afin qu'il ne laisse pas son œuvre inachevée.

Madame Brissot soupira ; depuis longtemps déjà elle n'essayait plus de comprendre les actions et les paroles de sa fille.

XI.

L'ISSUE SECRÈTE.

Cependant Martigny continuait de faire merveille au store des mines de B^{***}. Nous l'avons dit, il avait acquis la confiance absolue du patron, et Brissot se reposait sur lui d'une foule de soins dont il s'acquittait lui-même autrefois. Le vicomte ne négligeait aucun devoir, veillait à tout avec un zèle infatigable. Aussi, quoique Brissot fût infiniment soulagé par l'habile administration de son nouveau commis, les affaires de la maison ne cessaient-elles de prospérer.

Mais si tout allait bien pour les intérêts privés du négociant, il n'en était pas de même pour les intérêts généraux de la colonie. Chaque jour la situation empirait ; l'antagonisme des mineurs et des marchands prenait des proportions effrayantes. Comme le prix des objets de première nécessité s'élevait sans cesse, la plupart des chercheurs d'or ne pouvaient, avec le produit de leur travail, suffire aux seules dépenses de leur nourriture. De plus, les mineurs malheureux, et c'était la majorité, supportaient avec peine l'impôt appelé *licence*, que l'administration prélevait sur eux et qu'il leur fallait payer d'avance pour obtenir l'autorisation de travailler dans les placers. Aussi les passions continuaient-elles d'être violemment surexcitées. Certains journaux de la colonie attisaient le feu, en publiant des articles irritants, soit contre un parti, soit contre l'autre. Des placards injurieux pour tous les deux étaient affichés aux portes des temples et sur les poteaux publics. Il y avait des rixes fréquentes où l'on jouait des poings, du couteau et du revolver. Il se formait à tout instant des rassemblements que les soldats et les policemen réussissaient difficilement à dissiper. Enfin, les signes avant-coureurs d'une insurrection populaire devenaient d'heure en heure plus nombreux et plus évidents.

Cependant Brissot, fidèle à son optimisme, s'obstinait à ne pas voir l'imminence du danger ; il remarquait bien, quand il sortait, les regards haineux fixés sur lui, il entendait bien les injures qu'on lui adressait à demi-voix ; mais il était habitué de longue date à ces marques de réprobation. L'attentat dont il avait failli être victime, et qui n'avait échoué que par la vigilance de Martigny, ne lui inspirait même plus d'inquiétude sérieuse ; il y voyait seulement un acte isolé de vengeance, et se flattait de l'espoir que tout était fini par la mort du Mexicain, principal instrument du crime.

Martigny ne partageait pas cette sécurité : mais il jugeait inutile de troubler le repos du négociant en insistant sur la gravité des circonstances. Il se contentait de redoubler d'attention, afin de prévenir toute nouvelle tentative criminelle contre son patron, et s'en remettait du reste à la Providence qui pouvait seule diriger le cours des événements.

Un dimanche que le vicomte et Brissot avaient quitté le store, après l'avoir fermé et y avoir laissé Pedro pour gardien, aucun doute ne semblait possible que le repos de la colonie ne dût être prochainement troublé. A l'issue des offices qui avaient eu lieu dans les temples des divers cultes, la population ne s'était pas dispersée, comme à

l'ordinaire. Des groupes s'étaient formés sur les places, dans les carefours, dans les cabarets ; on parlait encore avec véhémence, mais cette fois à voix basse. Les physionomies étaient graves, animées ; parfois les causeurs se serraient furtivement la main ou échangeaient d'autres signes mystérieux ; en devinait sous tous les vêtements des armes cachées.

Les deux amis, car nous pouvons maintenant leur donner ce nom, se dirigèrent vers une espèce de taverne où se réunissaient habituellement les négociants de B^{***}. C'était une vaste tente, dont l'ameublement consistait en bancs de bois et en tables grossières. Il s'y trouvait un grand nombre de consommateurs ; mais les conversations n'étaient pas bruyantes, comme d'habitude ; on apercevait ça et là des personnages suspects qui s'y montraient pour la première fois, et la défiance semblait avoir posé sa main sur toutes les bouches. Quelques-uns des habitués saluèrent de loin les survenants, mais personne ne s'approcha d'eux, et ils semblaient être un objet de curiosité et de soupçon pour la plupart des assistants.

Ils vinrent s'asseoir à une table isolée et demeurèrent qu'on leur servit un déjeuner américain, c'est-à-dire une tranche de bœuf froid et de la bière. Ils gardaient le silence, et Brissot, en dépit de lui-même, commençait à éprouver un certain malaise. Il mangeait du bout des dents, tandis que Martigny expédiait avec beaucoup de tranquillité son modeste déjeuner. Toutefois, le vicomte observait à la dérobée ce qui se passait autour de lui, et il n'y avait pas là une personne qu'il n'eût examinée avec un soin particulier.

A l'autre bout de la tente, on entrevoyait, à travers l'épaisse fumée des pipes et des cigares, une bande de trois ou quatre individus, dont les vêtements délabrés et les figures rébarbatives faisaient tache au milieu des gentlemen dont se composait principalement le public de la taverne. Ils buvaient du whiskey, qu'il mêlaient pour la forme à une petite, très-petite quantité d'eau, et causaient entre eux, mais si bas que l'on ne pouvait même pas deviner quelle langue ils parlaient.

Martigny avait cru remarquer une vague ressemblance entre un de ces hommes et l'un des Mexicains qu'il avait rencontrés en arrivant aux placers. Cependant il pensait s'être trompé, lorsqu'il s'aperçut qu'il était lui-même l'objet d'une attention malveillante de la part de ces inconnus. Ils continuaient de chuchoter et semblaient disputer vivement à son sujet. Enfin, ils se levèrent pour se retirer. En passant devant Martigny, ils le regardèrent encore avec une hardiesse qui touchait à l'effronterie, et l'un d'eux dit en espagnol à ses compagnons :

—Oui, oui, c'est bien lui... je le reconnais c'est l'homme au diamant.

Malgré son pouvoir sur lui-même, le vicomte éprouva un léger tressaillement ; il se leva à son tour et voulut suivre les inconnus. Mais ceux-ci se hâtèrent de s'éloigner et se perdirent dans la foule qui se pressait à l'entrée de la taverne.

Martigny, sentant qu'une poursuite serait inutile, s'était rassis en silence, et il attendit patiemment que Brissot eût achevé son déjeuner ; quand il eut vu le négociant allumer son cigare, il lui dit à demi-voix :

—Vous plaît-il de sortir, monsieur ? Nous causerons dehors plus librement qu'ici.

Brissot ne fit aucune objection ; il avait une telle confiance dans son employé, qu'il s'habituaient insensiblement à se laisser diriger par lui. Ayant

donc payé leur dépense, ils sortirent de la taverne et marchèrent quelques instants en silence.

— Mon cher Brissot, demanda enfin le vicomte, auriez-vous par hasard parlé devant quelqu'un du diamant dont j'étais... dont je suis possesseur ?

— Pourquoi cette question, Martigny ?

— C'est que tout à l'heure je viens d'entendre ces vauriens prononcer certaine paroles... Or, comme je n'ai confié mon secret à qui que ce soit ici, cette révélation doit nécessairement venir de vous.

— Eh bien ! répliqua le négociant avec embarras, je me souviens en effet que mes employés, s'étant montrés jaloux de votre pouvoir dans la maison, je leur ai dit que vous possédiez un diamant d'un grand prix, et que, grâce à cette ressource, vous pourriez être un jour mon associé ou mon successeur.

Malgré la contrariété que devait que devait lui causer cette indiscretion, le vicomte trouva sans doute dans les aveux du patron une compensation suffisante, car il sourit.

— Je vous remercie, mon cher Brissot, répliqua-t-il, d'avoir eu cette pensée. Ainsi donc vous êtes certains que vos employés, et surtout don Fernandez, ont connaissance du fait ?

Le négociant répondit affirmativement.

— C'est une imprudence, et sans doute elle portera ses fruits ; mais soit. Je croyais n'avoir besoin de songer qu'à votre sûreté, je devrai encore songer à la mienne.

— Que dites-vous, Martigny ? Mon indiscretion vous mettrait-elle en danger ?

Le vicomte haussa les épaules.

— Ignorez-vous, Brissot, que sur les trente mille mineurs de B***, il en est dix mille au moins qui, n'ayant pas réussi, sont livrés à toutes les mauvaises inspirations de la misère, et que sur ces dix mille malheureux, il en est cinq mille qui seraient capables de tuer un homme pour un dollar ?

— Vous avez raison, et j'aurais dû être plus circonspect. Ensuite, ces jeunes gens du magasin voient si peu de monde et nous les tenons si serrés... Eh bien, Martigny, il n'y a plus à hésiter ; suivez le conseil que je vous ai donné depuis longtemps : déposez votre diamant à la banque.

— Cela empêchera-t-il quelques coquins de m'assassiner pour s'emparer du trésor que je suis supposé porter sur moi ? Mais rassurez-vous à ce sujet, mon cher patron ; le diamant se trouve déjà dans des mains sûres, et quiconque viendra m'attaquer s'exposera bien gratuitement aux balles de mon revolver, je vous le garantis.

— La personne à qui vous avez confié un pareil dépôt est-elle bien digne de votre confiance, Martigny. Prenez garde, il y a des dépositaires infidèles.

— Si vous saviez le nom de ce dépositaire, répliqua le vicomte gaiement, vous partageriez ma sécurité sans doute... Mais veuillez m'écouter, ajouta-t-il en baissant la voix : si je venais à être tué, vous trouveriez sur moi un écrit qui vous expliquerait tout. Ce papier, vous le rendriez à la personne dont il porte la signature et vous lui direz...

— Quoi donc ?

— Que je la fais mon héritière, que je la prie de donner parfois un souvenir au pauvre coureur d'aventures... Mais au diable ! s'interrompit brusquement le vicomte, je ne mourrai pas de sitôt, et celui qui tentera de me tuer me trouvera extrêmement coriace. Ne parlons plus de moi ; songeons plutôt à nos dangers communs... Savez-vous, Bris-

sot, qu'aujourd'hui, ou demain au plus tard, il va se passer ici de graves événements ?

Le négociant tressaillit.

— Toujours cette pensée, mon cher vicomte ! répliqua-t-il d'un air de malaise ; je ne vois pourtant rien qui doive nous alarmer outre mesure. Aujourd'hui ou demain, comme vous y allez ! Je vous dis que les choses pourront bien encore marcher ainsi un mois ou deux... Oui, un mois... Je ne demande plus qu'un mois !

— Et alors on pourra piller, brûler, assassiner aux placers sans que vous y voyiez grand mal, reprit Martigny en riant ; voilà bien les hommes ! Par malheur, je suis obligé cette fois de détruire votre illusion. La catastrophe devenue inévitable ne tardera pas deux jours, deux heures peut-être... Ayez plutôt.

Il s'arrêta et étendit le bras vers un vaste carrefour où se trouvaient rassemblés une foule considérable de mineurs.

Les groupes, qui depuis le matin erraient dans la ville, avaient fait halte en cet endroit. L'agglomération devenant plus grande, la fermentation s'était opérée plus vive, en sorte que les murmures s'étaient peu à peu changés en clameurs, les mouvements timides et contenus en gestes frénétiques. Toutes les races de la terre avaient des représentants dans cette assemblée. Un Chinois au teint jaune coudoyait un noir de la Tasmanie au visage tatoué ; des Anglais, des Allemands, des Français, des espagnols avec leurs costumes caractéristiques, quoique fort délabrés, avaient pris part à ce formidable meeting. Parfois des orateurs improvisés montaient sur des bornes, ou même sur les épaules de leurs camarades, et haranguaient la foule ; mais comme il eût fallu, pour être compris, faire usage d'autant d'idiomes qu'il y avait là de nation différentes, l'immense majorité demeurerait insensible à ce flux d'éloquence. Des sentiments communs animaient pourtant ces hommes d'origines et d'habitudes si opposées, et ces sentiments étaient la colère, la haine et le désir de vengeance.

Néanmoins Brissot ne voulait pas se rendre encore.

— Bah ! dit-il à son compagnon, il s'agit peut-être tout simplement d'envoyer au commissaire des mines une pétition pour obtenir un abaissement de droit sur le prix des licences ou sur la taxe des boissons.

— Vous croyez ? Eh bien, avançons... mais conservons la liberté de nos mouvements et tenez-vous près de moi.

Ils enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux et pénétrèrent dans la foule.

Bientôt ils atteignirent une partie de la place où l'un des orateurs populaires venait de prendre la parole, et, comme cette fois on s'exprimait en anglais, ils purent enfin comprendre nettement la cause de cette agitation. Le Démosthène de carrefour déblatérerait avec une véhémence extraordinaire contre les marchands, « cette peste des placers, ces sangsues altérées de sang. » Après avoir multiplié les arguments pour prouver la patience des mineurs, il conclut que ceux-ci avaient le droit de se faire justice eux-mêmes et que le plus tôt serait le mieux.

Martigny et Brissot écoutaient, sans donner le moindre signe d'approbation ou de désapprobation, cette harangue furibonde, quand ils s'aperçurent qu'ils commençaient eux-mêmes à exciter la curiosité de leurs voisins. On chuchotait autour d'eux, on se poussait du coude, on leur lançait des regards

d'abord étonnés, puis hostiles et menaçants. On ne songeait plus à l'orateur, et, l'agitation gagnant de proche en proche, un murmure sourd s'éleva des rangs pressés des spectateurs. Bientôt les deux amis purent entendre distinctement des voix qui disaient :

—Oui, c'est Brissot du grand store, le plus dur, le plus avide de tous les marchands... En voilà un qui a pressuré les mineurs ! Il eût laissé mourir de faim un malheureux plutôt que de lui donner un schelling ; aussi a-t-il des millions de dollars déposés à la banque.

—C'est vrai, et jamais coquin n'a mieux mérité qu'on lui impliquât la loi de lynch. Mais que vient-il faire ici ? Nous espionner sans doute et nous désigner ensuite au constable ?

—C'est possible, et si l'on voulait s'entendre... ?

La motion du dernier interlocuteur se perdit dans le brouhaha général : mais Martigny et son patron en savaient assez. Le vicomte prit le bras de Brissot et dit d'un ton bref :

—Etes-vous convaincu ? Maintenant partons vite.

Et il l'entraîna vers la rue la plus voisine. Une grande clameur qui s'éleva derrière eux leur fit craindre qu'on ne voulût les poursuivre. Heureusement, comme ils tournaient l'angle de la rue, ils se trouvaient face à face avec une escouade de soldats et de policemen qui accouraient sous la conduite d'un constable. Aussitôt les rumeurs changèrent de nature : ce furent des huées et des sifflets qui éclatèrent de toutes parts. Martigny et Brissot doublèrent le pas et bientôt il furent loin de la foule, qui, malgré la présence de la force publique, était toujours redoutable.

Après quelques instants de marche rapide, ils atteignirent le store : le négociant en ouvrit la porte avec une clef qu'il portait sur lui, et s'empressa de la barricader de nouveau dès qu'ils furent entrés. Au bruit qu'ils firent, le mulâtre chargé de la garde des magasins se leva du matelas où il reposait, et s'approcha en se frottant les yeux.

—Pedro, lui dit le vicomte précipitamment, vous savez sans doute où vous pourrez trouver les employés du store un jour comme celui-ci ? Tom doit être à boire, Mertinez à jouer aux cartes, et Landoff, sans aucun doute, est installé chez ce vieil Allemand dont la fille est si jolie... Quant à don Fernandez, Dieu sait où l'on aurait chance de le rencontrer !... Quoi qu'il en soit, allez prévenir ces gentlemen qu'ils aient à revenir ici au plus vite... vous-même, ne vous attardez pas ; vous m'entendez ?

Le mulâtre prit son chapeau, une canne à épée, et quitta le magasin, où Brissot et le vicomte demeurèrent seuls.

Ces vastes galeries, qui recevaient un jour in-

suffisant par étroites lucarnes pratiquées au toit, avaient un caractère de tristesse maintenant qu'elles étaient désertes et silencieuses.

—Martigny, demanda Brissot d'une voix émue, il est donc vrai que nous allons être attaqués ?

Le vicomte, au milieu de cette crise, n'avait pas un instant perdu sa présence d'esprit.

—Ma foi, je n'en suis rien, répliqua-t-il ; en tous cas, préparons-nous à nous défendre. J'ai envoyé Pedro chercher nos jeunes gens, mais à vrai dire, nous devons beaucoup plus compter sur nous-mêmes que sur eux.

—Je les ai pour la plupart retirés de la misère, répliqua le négociant, et ils seraient bien ingrats s'ils m'abandonnaient dans ce danger... Avec eux, je l'espère, nous serons de force à repousser encore cette fois ces enrégés de mineurs.

—Sans doute, sans doute, répliqua Martigny en renouvelant les capsuls de son fusil ; néanmoins nous devons surtout nous défier d'une trahison.

—Une trahison ! que voulez-vous dire, mon ami ? Quelqu'un de nos employés aurait-il la pensée de nous trahir ?

—Une sage méfiance ne gêne rien... je veillerai.

—Mais de quelle perfidie ces jeunes gens enfermés avec nous pourraient-ils se rendre coupables ? Ne partageront-ils par notre sort, quel qu'il soit ? Auront-ils plus de chances que nous de s'échapper si nous sommes attaqués ?

Le vicomte sourit.

—Si nous étions attaqués cette nuit, dit-il à demi-voix, et si toute résistance devenait impossible, par où pensez-vous, mon cher Brissot, que nous pourrions faire retraite ?

—Mais seulement par la porte, répliqua le négociant, à moins de nous ouvrir passage avec des haches à travers la cloison.

—Il ne sera pas nécessaire d'employer ce moyen... venez par ici.

Martigny conduisit Brissot à l'extrémité du store. Là, écartant quelques caisses et quelques ballots qui se trouvèrent fort légers, il ouvrit tout à coup une fausse porte d'une largeur suffisante pour le passage d'un homme. Cette porte tournait sans bruit sur des charnières de cuir, et elle était si habilement dissimulée qu'il fallait être prévenu pour en découvrir la trace.

Brissot demeura stupéfait.

—Que dites-vous de ceci ? demanda Martigny. Avez-vous connaissance de cette issue ?

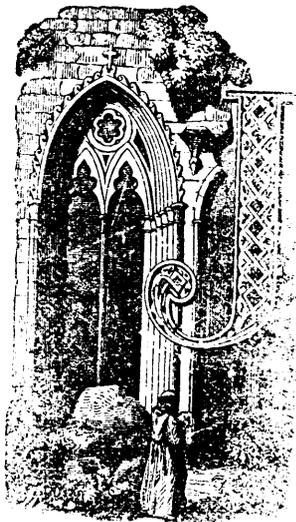
—C'est à n'y rien comprendre, répliqua le négociant ; j'ai fait construire sous mes yeux cette baraque de planches et je ne soupçonnais même pas l'existence de la porte secrète.

(A CONTINUER)



LE TRESOR DE L'EMIGRÉ.

(Suite.)



—ESPÈRE, monsieur, dit M. de Livry, que vous n'oubliez pas le chemin de notre humble logis.

—Permettez moi, monsieur le chevalier, dit à son tour Mathilde, d'écrire une réponse à la lettre de ma sœur. C'est peut-être abuser de vos instants?... —Non, mademoiselle; je donne aujourd'hui séance à la duchesse, et lady Blinton ne se lève jamais avant midi.—Oh! alors je vais faire quatre pages...

—Et moi, dit le comte d'Espillac, je vais achever ma toilette... J'ai d'ici à ce soir trois leçons en ville.

Alexis de Melcieu demeura seul avec M. de Livry. Peu de paroles furent d'abord échangées entre eux. De même que tous les hommes cruellement éprouvés par le sort, le marquis était sombre et presque méfiant; il ouvrait difficilement son cœur; et, bien que dès cette première entrevue il eût accordé son estime au chevalier, il ne le connaissait pas encore assez pour laisser échapper ses pensées devant lui. Mais il possédait l'art de provoquer les confidences de ses interlocuteurs, et bientôt Alexis l'eut mis complètement au courant de son passé, des alliances de sa famille, de ses propres affaires. D'ailleurs M. de Melcieu était aussi expansif que le marquis était devenu silencieux et frouche. En examinant le visage de M. de Livry, en interprétant l'expression de ses yeux, on eût remarqué aisément qu'il goûtait la noble franchise du jeune homme. Ce fut avec cordialité qu'il l'invita à revenir souvent.

—Je déroge à mes habitudes, disait-il, car je recherche peu la compagnie des autres émigrés français. Ceux qui ont sauvé les débris de leur fortune pourraient croire que j'ai dessein de provoquer leurs dons. Quant à ceux qui sont pauvres comme moi, l'aspect de leur détresse, à laquelle je ne puis remédier, me briserait le cœur.

Mathilde et le comte d'Espillac rentrèrent en ce moment. L'une tenant une lettre qu'elle remit au chevalier, l'autre sa pochette et un feutre garni de plumes jaunies.

—Eh bien! monsieur de Melcieu, dit le comte, partons nous? Les arts doivent cheminer ensemble.

Le chevalier pressa la main de M. Livry et salua respectueusement Mathilde; puis il sortit avec le comte qui, selon son ancienne habitude, gesticulait et parlait de façon à être entendu à un mille de distance. Ils passèrent devant White-Hall et arrivèrent à Charing-Cross, pour entrer dans le Strand où se rendait M. d'Espillac. Celui-ci avait eu le temps de fournir au chevalier bien des détails sur la famille de Livry; mais ce qu'il se plaisait à rap- peler, c'était la magnificence du château que le

marquis avait dû fuir.—Si vous saviez, mon cher, disait-il, quel luxe de bon goût régnait dans cette habitation vraiment royale qui s'élève majestueusement à deux lieues de Granville et d'où l'on aperçoit la cime du mont Saint-Michel! Blanche et Mathilde en faisaient déjà les honneurs avec une grâce charmante... Il fallait voir, quand le grand salon était ouvert à la noblesse du voisinage, à la bonne et antique noblesse de Normandie, comme ces deux jeunes filles savaient s'acquitter des devoirs de maîtresses de maison... J'étais de toutes les fêtes, de tous les repas... J'aimais tant cet honorable cousin... J'aurais cru le blesser en passant hors de chez lui la moitié de l'année. Sans cette maudite révolution, Blanche, qui est l'aînée, aurait épousé un duc et pair... mais son prétendu a été septembrisé... Qu'avez vous donc, chevalier? vous voilà tout ému!—Je n'ai rien... c'est l'intérêt si naturel que je prends à Mlle Blanche de Livry...

—Excellent cœur, s'écria le comte d'Espillac avec un petit clignement d'yeux. Vous avez dû, ajouta-t-il, quand vous êtes resté seul en face de mon cousin, le trouver peu récréatif. Il faut l'excuser. On ne renonce point sans regret à une belle fortune. Ce qui me fâche, par exemple, c'est que le temps, ce grand médecin, loin d'adoucir son mal, semble l'augmenter. Sa mélancolie est devenue chronique... Je vous dirai même en confidence que parfois il paraît perdre la mémoire et le fil de ses idées. Et encore il s'irrite quand je lui prêche la philosophie.

—Vous voyez donc, monsieur le comte, qu'il faut ménager sa tristesse, lui parler peu et dans son sens.—Très bien raisonné. Mais, à propos, me voici arrivé. Devinez chez qui je vais entrer?... chez l'un de mes plus brillants élèves, lord Evyngham.—Quoi! vous donnez des leçons à ce fat?—Lui, un fat! on le calomnie. C'est un excellent garçon.—Dites un arrogant.—Il gagne beaucoup à être connu. Nous rions toujours ensemble.—Et moi, il faut que je me rende dans Piccadilly, chez la duchesse de Blinton.—C'est à merveille, nous allons voir, vous la tante, moi le neveu. A bientôt, mon cher chevalier.—Adieu, monsieur le comte.

—Chevalier! comte!... dit M. d'Espillac avec un soupir comique... tout cela est resté en France; que sommes-nous, sur les bords de la Tamise? lui un peintre de portraits, moi un maître à danser.

Et il sonna à la grille de l'hôtel de lord Evyngham, tandis qu'Alexis de Melcieu prenait, tout rêveur, la direction de Piccadilly.

II.

Pénétrons maintenant dans l'hôtel de la duchesse de Blinton, Piccadilly-Street. Au centre d'un petit salon revêtu de boiseries à filets d'or, milady occupait un fauteuil de damas rouge. Un rideau à gros plis, artistement drapé derrière elle, projetait sur son visage une demi-teinte mystérieuse. Toutes les ressources de la toilette avaient été employées pour dissimuler ce qui se cache le moins,

l'outrage des ans. La duchesse portait une de ces hautes coiffures autrefois mises à la mode par Marie-Antoinette ; trois rangs de perles entouraient ses cheveux crépés et poudrés ; un collier de diamants serpentait autour de son cou ; un corsage de brocart emprisonnait sa taille, et l'une de ses mains tenait un éventail d'ivoire, tandis que l'autre comprimait les mouvements d'un joli *King-Charles* fort ennuyé de *poser* de compagnie avec sa maîtresse.

En face de lady Blinton, Alexis de Melcien, armé de sa palette et de ses pinceaux, s'appliquait à reproduire les traits de la noble dame. Il y avait bien des difficultés dans une pareille tâche ; car, plus la ressemblance eût été grande, moins on eût trouvé le portrait ressemblant, et la fidélité courrait risque d'être taxée d'inexactitude. Il est bien difficile, quand on peint une femme coquette, de ne pas la ramener vers ses dix-huit ans, et il faut aussi qu'elle ne soit pas choquée elle-même de l'énormité de la complaisance : double exigence à satisfaire, double écueil à éviter. Enfin, Alexis s'était déterminé à mêler à ses couleurs quelques gouttes d'eau de Jouvence, et à restituer aux traits de milady l'éclat et la fraîcheur du printemps.

De côté se tenait, assise sur un pliant avec un livre entre ses mains, une jeune fille dont la physionomie offrait un mélange de mélancolie et de fierté. Assurément, s'il eût été question de retracer une image gracieuse, c'est Blanche de Livry et non la duchesse de Blinton qui eût inspiré l'artiste. Ses cheveux noirs lui tombaient en boucles sur les épaules ; cette coiffure et la couleur d'azur de ses yeux lui donnaient un air de famille avec sa sœur : mais elle était plus étiolée et paraissait plus triste que Mathilde ; car Mathilde, tout en travaillant assidûment, vivait près de son père, s'entendait donner de doux noms, dire de tendres paroles ; la satisfaction du cœur était le contrepoids des chagrins de sa pauvreté... Blanche, au contraire, dans son exil doré, dans la bruyante solitude du monde, cette espèce de désert peuplé par les indifférents, portait péniblement le poids de la vie. Comme Mathilde, c'était au ciel qu'elle demandait un peu de courage quand sa force venait à l'abandonner ; surtout elle le conjurait de lui permettre d'oublier son ancien rang, ses richesses d'autrefois. Oublier son mal, c'est en être à moitié guéri.

Que de sensations passaient alternativement de l'esprit de Blanche au cœur du chevalier ! Celui-ci, tout en s'adressant à haute voix à la duchesse, parlait intérieurement à Mlle de Livry... et ces paroles mystérieuses, qui avaient de l'écho chez la jeune fille sans qu'elle les eût entendues, se résumaient en une pitié fraternelle, en un immense besoin de dévouement. Élever vers Blanche les vœux d'une adoration vulgaire, c'eût été une profanation, une action presque coupable. L'infortune l'entourait d'un rempart inviolable, sacré ; elle en faisait plus qu'une mortelle. Quand on a dû quitter une patrie livrée aux horreurs de la guerre civile, aux fureurs d'une révolution ; quand on a laissé le manoir de ses ancêtres au pouvoir de spoliateurs qui l'ont peut-être abattu pour faire disparaître ainsi la trace de leurs vols ; quand on a traîné ses pas sur le sol étranger, on a droit au respect, à une amitié aussi grave que compatissante.

Blanche faisait la lecture d'un roman écrit en français, langue que la duchesse comprenait à merveille. Tenant les yeux fixés sur le livre, elle n'avait pu, depuis son arrivé, adresser qu'un regard au chevalier, et ce regard signifiait : « Vous êtes plus heureux que moi... vous avez vu les êtres que j'aime ! » Enfin lady Blinton, s'ennuyant tout à coup

de ce qui l'avait intéressée d'abord, dit brusquement à sa lectrice :—Ma chère, jetez ce roman... C'est fastidieux... Quelle différence entre ce style trivial et celui de miss Burney, de mistress Inchbald !...

Mlle de Livry obéit avec empressement, car déjà elle était très fatiguée...—Eh bien, madame, dit-elle, je vais prendre ma broderie.

—C'est cela, revenez tout de suite... Regardez donc mon portrait : comment le trouvez-vous, franchement ?

Blanche fit quelques pas vers le peintre, qui s'arrêta et tourna les yeux vers elle comme pour la consulter, attendre son avis, se référer à son goût. La jeune fille se sentit rougir, et elle dit avec émotion :—Il me semble difficile de mieux saisir la ressemblance... J'eusse peut-être préféré un peu plus de simplicité.

Qu'est-ce, mademoiselle ! Ai-je par hasard l'air d'une bourgeoise parvenue, d'une dame de la Cité bien pressé d'étaler son luxe d'hier ?—Oh ! non pas milady ; mais je pensais que dans la peinture il fallait le moins d'ornement possible.

—Que monsieur soit juge de la question : son talent lui donne le droit de décider. Voyons, chevalier, ét-s-nous de l'avis de mademoiselle ?—Pas entièrement,... mais en partie.—Ah ! ah ! fit la duchesse avec un peu de dédain.—Je crois, ajouta Alexis, que l'œil a me à pouvoir suivre les contours sans être arrêté par des ornements excessifs.

Lady Blinton, dont l'esprit était fort mobile, fut sur le-champ convaincue par ces paroles, prononcées d'un ton simple et ferme ; détachant un bracelet, elle dit à Blanche :—Tenez, mon enfant, enlevez ces perles de ma coiffure,... quelques roses bien fraîches produiront un meilleur effet... Merci. Voulez-vous aller prendre dans mon cabinet de toilette un carton de fleurs ?... Ce changement sera-t-il aisé, monsieur ?

—Rien de plus aisé, répondit avec empressement Alexis, qui eût voulu que le portrait ne s'achevât pas plus vite que les histoires de la sultane Sheerazade.

Au moment où Blanche se disposait à sortir, la porte s'ouvrit, et lord Evingham parut. C'était le type complet du grand seigneur anglais : une stature élevée, une figure délicate, les yeux bleus, la lèvre inférieure légèrement avancée, le front large, les cheveux b'onds. Un frac rouge emprisonnait sa taille élégante ; des bottes à revers de peau jaune, une cravate noire, un jabot et des manchettes de dentelle, et un chapeau orné d'une simple ganse d'or, complétaient son costume du matin. Selon sa coutume, il entra bruyamment.

—Eh ! bonjour, dit-il, ma belle tante... vous êtes plus fraîche que jamais... Bonjour, mademoiselle ; est-ce que vous nous quittez ?—Elle va, dit la duchesse, me chercher des fleurs... Bonjour, mon cher neveu ; toujours fou comme à l'ordinaire ?—Plus que jamais, et j'espère bien ne pas me convertir de sitôt... Mais, à propos, pourquoi ces fleurs ? Excusez ma curiosité.—Pour remplacer ce triple rang de perles, ornement que M. le chevalier trouve prétentieux.

Evingham, qui n'avait pas jugé à propos d'apercevoir encore Alexis de Melcien, le regarda en clinquant les yeux et lui adressa un petit salut protecteur, auquel celui-ci répondit très froidement.

—Prétentieux ! répéta le jeune lord ; permettez-moi, ma tante, d'appeler de la sentence. Quoi de plus joli que des perles et des diamants ? Parez-vous de tout votre écrin,... c'est un moyen de faire enrager les dames qui ne peuvent atteindre à cet

éclat, et surtout les maris qui seront obligé de bourse délier pour satisfaire l'amour-propre de leurs femmes, et les rendre aussi brillantes que vous.

—Francis, vous n'êtes pas généreux. Est-ce leur faute, à ces pauvres dames à la mode, si la plupart d'entre elles ne peuvent porter que du clinquant ! ...Vous me conseillez donc ?

—De rester telle que vous étiez.

—C'est convenu.

—J'ai déjà effacé le bracelet, dit Alexis avec une nuance d'humeur.

Lord Evynham, satisfait de molester ce Français qui lui déplaisait secrètement, dit avec une insouciance légèreté : —Vous recommencerez, monsieur. Un portrait qui doit vous donner de la célébrité mérite bien que vous preniez un peu de peine.

M. de Melcieu avait froncé le sourcil en entendant ces paroles hautaines ; mais son regard rencontra celui de Blanche, et le regard de Blanche avec sa sérénité angélique, semblait dire : « Courage et patience ! nous sommes des exilés, des proscrits... Dieu nous ordonne d'accepter toutes les humiliations. » Alexis se remit donc à l'œuvre ; mais au bout d'un quart d'heure lord Evyngham, ayant tourné et retourné tous les albums qui étaient sur les tables et guéridons, toutes les *chinoiseries*, qui garnissaient les étagères, dit à sa tante :

—Ne serait-il pas temps de finir la séance ?... Vous devez être harassée de fatigue... —En effet cette immobilité forcée me contrarie les nerfs.—Et puis je suis venu vous proposer une partie délicieuse. Ce matin il y aura une course à Epsom, et ce soir concert au Vauxhall. Pour les courses, Sutherland m'a offert sa tribune ; et nous devons au Vauxhall rencontrer lady Jersey et toute sa société.— C'est charmant !... Monsieur le chevalier, à demain, n'est ce pas ? notre séance sera plus longue.

Alexis s'inclina et se mit à ranger ses pinceaux, sa palette, son appui-main ; avant de fermer la boîte à couleurs, il y plaça la lettre que Mathilde lui avait remise pour Blanche. La jeune fille s'aperçut seule de ce mouvement. Dès que le peintre se fut éloigné, lady Blinton se leva et sortit avec lord Evyngham en disant à Mlle de Livry : — Je vais à ma toilette ; ayez donc la complaisance de monter à votre chambre pour me terminer cette jolie coiffure de gaze et de rubans que vous m'avez commencée. Ce soir je porterai au Vauxhall votre chef-d'œuvre.

En vérité, ma belle tante, dit Francis, vous êtes fort heureuse d'avoir auprès de vous une personne qui joint le talent à la grâce la plus parfaite.—Venez donc, flatteur ; mademoiselle n'a pas le loisir d'écouter vos fadeuses.

Blanche n'avait pas même entendu le compliment du lord. A peine se vit-elle seule que, revenant sur ses pas, elle rentra dans le salon, ouvrit précipitamment la boîte à couleurs, et en tira la lettre qu'elle porta vivement à ses lèvres. Au moment où tout émue elle commençait à lire ces pages remplies de tendresse et de douces confidences, lord Evyngham se montra de nouveau ; il avait oublié sa canne sur un meuble... A son aspect Blanche, par un mouvement naturel, plia sa lettre et voulut la cacher. Cette action n'échappa point à Francis, qui dit d'un ton sec :

—Pardonnez-moi, mademoiselle, j'arrive mal à propos.—Milord... ne croyez pas...—Je n'ai rien à croire. Vous lisiez, c'est à merveille...—Mon Dieu ! que signifient ces paroles ?—Encore une fois vous êtes parfaitement maîtresse de lire les

lettres que vous remet sans doute ce monsieur... ce peintre...

Mlle de Livry sentit la fierté renaître en elle.

—Quand cela serait, milord, dit-elle avec force, avez-vous le droit de m'interroger, de m'accuser ?

—Moi, ... je n'ai aucun droit sur vous... Si j'étais votre concitoyen, par exemple, vous ne feindriez peut-être pas de méconnaître mes attentions.— Et si j'étais encore riche, vous n'oublieriez peut-être pas que je suis la fille du marquis de Livry.—Quoi ! parce que je vous montrais une affection... désintéressée, vous pouviez me supposer des vues secrètes... C'est me calomnier, mademoiselle ; je suis étourdi, léger, mais au fond honnête homme.— Je le pense, milord, et je vais répondre à vos assurances par une marque de confiance et d'estime. Cette lettre qui m'a valu vos injustes soupçons, cette lettre que je cachais dans un premier moment de trouble, est de ma sœur qui l'a remise pour moi au chevalier.—Se peut-il !—Je veux qu'au témoignage de mes paroles se joigne celui de vos yeux. Voici cette lettre... Lisez-la.—Non, non mademoiselle, je ne me permettrais pas... —Lisez-la, de grâce. A présent c'est moi qui vous le demande.

Lord Evyngham du se rendre à la prière de Blanche. Il parcourut d'abord rapidement les premières lignes ; puis son attention fut de plus en plus excitée par les nobles sentiments que Mathilde avait si bien exprimés. Cette patience dans le malheur, ce calme, cette dignité au sein d'une position humiliante, cet amour dévoué pour un père, ces regrets pour la patrie plus que pour la richesse, tout cela était si vrai, si pur, si touchant, que Francis éprouva une émotion qu'il n'avait jamais ressentie ; lui dont l'existence était vouée au plaisir, à la dissipation, il comprit alors le dévouement absolu, l'abnégation chrétienne... Des larmes vinrent mouiller sa paupière.—Admirable famille ! s'écria-t-il. Qu'il est beau de s'aimer ainsi !

Et, saisissant avec respect la main de Blanche : —Mademoiselle, dites un mot, un seul, ... et demain j'irai offrir à monsieur votre père un appartement dans mon hôtel...—Merci, milord, ... je vous rends mille grâces ; mais mon père n'accepterait point votre généreuse proposition. Le malheur a doublé sa fierté... C'est le seul bien qui lui reste.— Enfin, si je puis un jour vous être utile, comptez sur moi ! Voulez-vous de mon amitié ?—Je l'accepte, milord, et j'en suis reconnaissante.—Je vous quitte... à regret. Ma tante doit être prête à sortir, ... et il ne faudrait pas maintenant qu'elle retournât contre moi les soupçons injustes que j'avais conçus contre vous... Adieu, mademoiselle, adieu ! Il s'éloigna rapidement.

Tout le reste de la journée se passa, pour Blanche, à façonner la toque destinée à prêter la duchesse. Le soir vint. Mlle de Livry vit encore lady Blinton courir au concert sans que la grande dame daignât songer que la jeune fille pourrait l'accompagner à ce lieu de brillantes réunions. Du reste Blanche n'aimait pas à suivre la duchesse dans le monde, et, quand elle y faisait une apparition, elle se reprochait des plaisirs que ses parents ne partageaient pas.

Obligée d'attendre lady Blinton, qui ne pouvait s'endormir sans qu'on lui fit une lecture, Blanche écrivit à sa sœur ; puis, s'étant placée près de sa fenêtre, elle se laissa emporter par le cours de sa méditation vers la France, vers un temps meilleur. Il était une heure du matin quand la duchesse revint, tout animée par la beauté de la musique, par l'éclat de la fête, à laquelle s'était rendue la cour entière. Il fallut que, après avoir entendu mille

détails qui ne l'intéressaient guère, Mlle de Livry s'approchât du lit de sa maîtresse et reprit le roman du matin. Ce roman, que la duchesse avait trouvé fastidieux, lui parut très piquant : elle ne se lassait pas d'écouter, ... mais la pauvre Blanche se lassait de lire. Accablée de sommeil, elle sentait le volume échapper à sa main ; ... sa voix faiblissait, s'arrêtait même, ... tandis que la duchesse disait avec impatience :—Qu'est-ce donc ? vous vous interrompez ?...

Enfin, lady Blinton passa dans la région des rêves. Alors, Mlle de Livry, s'éloignant à pas légers, regagna sa modeste chambre ; là elle tomba à genoux, les yeux inondés de larmes, et murmura ces mots :—O mon Dieu ! faites que j'aie assez de forces pour supporter longtemps cette pénible existence !...

III.

En retournant à l'humble maison qui avoisinait Westminster-Bridge, nous y retrouvons le marquis, le comte d'Espillac et Mathilde réunis, à l'heure du déjeuner, et causant de la France et du passé. Mais diverses circonstances avaient jeté un voile de deuil sur leur esprit ; aussi leur conversation se ressentait-elle de cet état de crise. Un ami de M. de Livry avait eu l'imprudence de lui prêter un paquet de journaux français contenant des listes de proscription : là le marquis avait reconnu avec horreur, avec désespoir, les noms de quelques-uns de ses parents, de ses compagnons d'enfance ; à côté de chacun de ces noms illustres, il lui avait semblé voir se dresser l'instrument de mort. Sa mélancolie avait pris le caractère le plus sombre, le plus farouche. D'affreuses visions troublaient ses nuits, à la suite des tristes méditations qu'il se plaisait à entretenir au fond de sa pensée. Quant à M. d'Espillac, un accident avait sensiblement altéré sa philosophie : ce n'était rien moins qu'une entorse qu'il s'était donnée en battant un entrechat, et qui nécessitait une quinzaine de jours de repos absolu entre les bras d'un fauteuil. Le pauvre maître à danser, connaissant bien l'inconstance des gens du monde, tremblait de perdre ses élèves et de trouver partout des remplaçants lorsqu'il serait rétabli. Enfin Mathilde était obligée de redoubler d'activité, de solliciter des travaux au-dessus de ses forces, pour subvenir aux dépenses et acquitter le terme échu du loyer. A cet égard sa sœur pouvait à peine lui prêter assistance ; car, ainsi que la plupart des grandes dames anglaises, la duchesse de Blinton ne songeait pas que sa demoiselle de compagnie pût avoir besoin d'argent ; elle lui prodiguait des superfluités, des objets de luxe, et ne s'inquiétait nullement de lui payer des appointements régulières.

De temps à autre, les deux vieillards échangeaient une parole, c'était tout, ils retombaient dans leurs pénibles réflexions. Mathilde alors tâchait de ranimer l'entretien, de tirer quelque étincelle de cette cendre refroidie. Un sourire de reconnaissance, un regard d'attendrissement la remerciaient sans que ses efforts fussent suivis de succès.

—Chère enfant, disait M. d'Espillac, que vous êtes bonne ! Rien ne vous commandait de prendre tant de peine pour un parent ruiné, qui ne fait que vous être à charge... Une mère ou une sœur ne me prodiguerait pas plus de soins.—Allons, mon cousin, laissons toutes ces cérémonies. Vous êtes malade ; moi qui me porte bien, je vous soigne, c'est mon devoir.—Et si tu tombais malade à ton tour, dit le marquis d'une voix lente et grave, qui te soignerait ?—Eh vous inquiétez pas, mon père, Dieu veille sur moi.—Dieu nous a abandonnés ! s'écria M. de Livry en couvrant son visage de ses mains.

—De grâce, rétractez ces paroles... Notre maître souverain nous éprouve, mais, dès qu'il lui plaira, le bonheur embellira de nouveau notre existence. Que de créatures humaines n'ont pas connu un seul jour heureux !... Au moins, la meilleure partie de vos années s'est-elle écoulée dans l'opulence et les fêtes. Vous avez d'agréables souvenirs.—Ce sont autant de serpents qui me déchire le cœur. D'ailleurs, Mathilde, je te l'ai souvent répété, si je m'afflige, ce n'est pas pour moi qui m'achemine à grands pas vers la tombe... —Mon père !—Mon honorable cousin... qu'est-ce que vous dites là !—Si je lutte contre le malheur au lieu de l'accepter avec résignation, c'est pour toi, ma fille, c'est pour ta sœur.—Eh bien ! cessez de vous préoccuper de notre avenir. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Ayez confiance en Dieu... Et tenez, voici notre Blanche ! je l'ai aperçue par la fenêtre... N'avais-je pas raison de vous prêcher le courage ? notre ange vient nous visiter !...

Mathilde se précipita hors de la chambre ; un moment après, elle rentrait avec Blanche. Les deux jeunes filles placèrent, l'une à la droite, l'autre à la gauche du marquis ; ce dernier promenait alternativement sur elles des regards votés par les larmes. Ces êtres trop longtemps séparés se contemplaient presque en silence. Les mots manquaient à leurs lèvres, tant les pensées affluaient dans leur cœur. Oh ! s'êtres désirés, s'êtres appelés, et se trouver soudain réunis, se voir, s'entendre, c'est le ciel au sortir de l'enfer !... Un quart d'heure au moins s'écoula avant que Blanche eût remarqué l'altération des traits du marquis et l'attitude contrainte que son entorse donnait au comte. M. de Livry lui-même se chargea de lui révéler le deuil de son âme, en disant tout à coup :

—Pourquoi es-tu veuve, ma fille ?... N'attriste pas tes yeux par le spectacle de notre misère... Au moins, dans l'hôtel où tu vis as-tu le mensonge de l'opulence... Hélas ! mon père, répondit Blanche en baissant la main du vieillard, vous ignorez que j'envie le sort de Mathilde. Chaque jour elle est avec vous !—Chaque jour, mes plaintes, mes regrets la mettent au désespoir.—Promettez-moi donc d'être raisonnable, de bannir les regrets, d'étouffer les plaintes.—Il vous promettrait en vain, s'écria le comte d'Espillac, à cet égard c'est l'homme le plus incorrigible.—N'importe, dit gaiement Blanche de Livry, nous le convertirons. Il faudra bien qu'il nous fasse le sacrifice de son humeur noire.—Soyez heureuses, je ne vous demande rien de plus.—Pour ma part, dit Blanche, je m'estime fort heureuse ; car après un mois de séparation qui m'a semblé aussi long que l'éternité, j'ai obtenu cette journée...

Cette journée ! répéta Mathilde ; quoi ! lady Blinton t'a accordé tant de liberté ?—Ce n'a pas été sans peine. J'ai choisi pour lui adresser ma demande un moment où son neveu, lord Evyngham, était là... — Mon élève ! dit M. d'Espillac, excellent garçon, parfait gentleman !—Oui, il est bon, serviable. Il a joint sa prière à la mienne.—Je le reconnais là, ce brave Evyngham... Bien certainement il n'aura pas pris un maître à danser.—Ce soir, continua Blanche, la duchesse doit m'envoyer un carrosse pour me ramener à l'hôtel. Elle compte sur votre visite, mon père, et sur la tienne aussi, Mathilde.—Moi ! dit vivement M. de Livry, j'irais recevoir le salut protecteur de la duchesse... Non, non, qu'elle me dispense de l'honneur de la voir. J'en ai assez du monde... Un pauvre homme comme moi a besoin de solitude.

(A CONTINUER.)

L'OISEAU BLEU.

(Suite et Fin)



U même moment, *cheval et cavalier s'abimèrent dans un tourbillon de flammes sulfureuses et sanglantes* ; le son du cor se changea en sinistres hurlements, et une lueur sinistre éclaira, quelques instants, la forêt.

Frère Pacôme se prosterna, en se frappant la poitrine, et après avoir remercié Dieu, qui l'avait préservé de la tentation, il reprit son ouvrage et retourna au couvent, pour y redoubler ses austérités.

Quinze jours se passèrent, pendant lesquels, tous les matins, le moine se rendait seul à la forêt.

Il n'avait pas succombé ; mais un doute affeux agitait son âme ; il doutait du bonheur des élus.

Les paroles du tentateur résonnaient sans cesse à ses oreilles ; demeurer immobile, les mains jointes, comme un clerc tonsuré, à marmotter des prières ; quel bonheur peut-il y avoir à cela ?

Il prenait sa discipline et s'en déchirait les épaules ; le sang coulait, mais le doute ne s'éloignait pas.

Un matin, plus tourmenté que d'habitude, il se mit à genoux et, levant les mains vers le ciel :

—Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, prouvez-moi que l'éternité ne sera pas trop longue pour vos saints.

Il se releva, effrayé de son audace, et se remit au travail.

Pendant qu'il abattait les branches, pour faire ses fagots, un petit oiseau bleu, pas plus gros qu'un rossignol, vint se poser sur un buisson et se mit à chanter.

Sa voix était si douce, si harmonieuse, si suavement attachante que le bûcheron, interrompant son travail, ne songea plus qu'à écouter.

Tout en chantant, l'oiseau s'enfonçait dans le bois ; frère Pacôme l'y suivait sous l'empire du même charme délicieux.

Arrivé au centre de la forêt, l'oiseau bleu chanta quelques instants encore, puis disparut.

—Ce sera comme cela dans le paradis, murmura le moine ; j'aurais écouté son chant toute une journée sans me lasser ; retournons au travail.

Et comme sa hache était tombé sur l'herbe, à ses pieds, il se baissa pour la ramasser.

Le manche était vermoulu et le fer tout rouillé.

Cela l'étonna, car le matin son outil était neuf, du moins, il le lui semblait, mais peut-être s'était-il trompé.

Il revint vers l'endroit où il avait commencé ses fagots ; la forêt avait changé d'aspect, les arbrisseaux étaient devenus de grands arbres.

A la lisière du bois, un spectacle inattendu attendait le bûcheron ; là où il avait laissé un sol à peine défriché en partie, des moissonneurs achevaient d'enlever les gerbes de blé ; les collines étaient couvertes de vignoles, et les faucheurs entassaient en meules le foin coupé, là où il n'y avait, il y a quelques heures, que des cailloux.

Ou je rêve, ou je suis fou, pensa le frère, en se frottant les yeux.

Et, ne retrouvant pas ses fagots, il reprit, confus, le chemin du monastère.

Le sentier était devenu route ; le jeune homme, qui se sentait singulièrement fatigué, s'appuyait sur son bâton, en méditant sur ce qu'il voyait, et trouvait le chemin plus long qu'à l'ordinaire.

—Frère, dit-il, à un paysan, qui s'était arrêté, avec étonnement, pour le laisser passer, le monastère de Vallis-Claræ est-il encore loin ?

—Autournant de la colline vous verrez, mon père, répondit celui-ci, en saluant avec respect.

—Mon ami, je ne suis encore que frère, remarqua modestement le moine ; je n'ai pas encore prononcé mes vœux, n'ayant pas l'âge requis.

Le paysan se mit à rire de cette plaisanterie du voyageur, qui continua son chemin.

Le soleil allait disparaître derrière l'horizon. Quand le frère arriva enfin à la colline, au flanc de laquelle s'élevait l'humble maison dans laquelle il était venu chercher un refuge contre les tentations du siècle, il la chercha vainement des yeux.

A la place qu'elle occupaient, d'immenses bâtiments, en pierre de taille, formant un vaste carré entouré de cloîtres superbes, et, au fond de la cour, une merveilleuse église gothique, dont la flèche ciselée s'élançait hardiment vers le ciel, avait remplacé la petite chapelle de briques, dans le sanctuaire de laquelle le baron avait suspendu son épée.

Au fronton du grand portail, fermé par une grille, un maître mosaïste avait écrit, en lettre composées de marbres de couleur :

MONASTERIUM VALLIS-CLARÆ

Anno domini 1350.

—Seigneur ! Seigneur ! que signifie tout cela ? murmura le frère.

Et il sonna à la porte principale, qui s'ouvrit aussitôt.

—Que le saint nom de Dieu soit béni ! dit le moine, en s'adressant au religieux qui vint lui ouvrir.

—A tout jamais ! répondit celui-ci, en s'inclinant ; que désirez-vous, mon Père ?

—Je reviens du travail, où m'avait envoyé, ce matin, le Père abbé.

—Le Père vous avait envoyé quelque part ? fit le religieux stupéfait.

—Oui, mon frère, couper des fagots, au bois des Faysses.

—Pardonnez-moi, mais je crains que vous ne vous trompiez. Notre maison est celle de Vauclair.

—Certainement, mon frère ; mais vous êtes nouveau ici, je vois, et vous ne me connaissez pas ; veuillez donc, ou me laisser aller à ma cellule ou prévenir le Père abbé, dom Hugo de Montmoyracis.

—Ce serait difficile, mon Père, l'abbé dom Hugo, notre fondateur, est mort, il y a de cela quelques siècles, et notre abbé actuel est dom Bernard de Cresmyracis. Mais vous, mon Père, quel est votre nom ?

—Je ne suis encore que frère, j'ai trente-neuf ans à la fin du monde, et je me nomme Pacôme.

—Très-bien, mon Père ; veuillez vous asseoir, je vais prévenir l'abbé, dit le religieux, qui se retira aussitôt, pour avertir l'abbé de la venue d'un étranger, qui paraissait avoir perdu la raison.

Dom Bernard était un vieillard aussi prudent qu'instruit, il écouta le rapport du religieux et lui dit :

—Ce Père a-t-il l'air en effet très-âgé ?

—Il prétend qu'il n'aura que trente-neuf ans à la fin du monde, répondit le frère portier en riant, et qu'il était

profès au temps de dom Hugo de Montmoiracis ; ses cheveux sont blancs comme la neige, son visage parcheminé, mais ses traits ont une grande noblesse et ses yeux une douceur céleste.

— Donnez-moi le tome premier de nos Annales, fit le religieux, et dites au frère sacristain de sonner la cloche, pour une réunion extraordinaire à la salle capitulaire.

Un instant après, tous les moines étaient réunis dans une vaste salle gothique, où ils attendaient, en silence, l'arrivée de l'abbé.

Bientôt la porte s'ouvrit et dom Bernard parut, conduisant un vieillard en habit de frère, qu'il fit asseoir, malgré son humble résistance, dans la stalle abbatiale.

L'abbé prit place à la droite de l'étranger et, après la prière faite pour invoquer les lumières du Saint-Esprit, il se leva et dit :

— Frère Pacôme, au nom de la sainte obéissance que vous avez jurée à vos supérieurs, je vous ordonne de répondre aux questions que je vais vous adresser.

Le vieillard s'inclina respectueusement.

— Quel est votre nom ? demanda l'abbé.

— En religion, frère Pacôme.

— Et dans le siècle ?

— Eginhard de la Roque-de-Viou.

— Depuis quel temps êtes-vous dans le monastère de Vallis Claræ ?

— Depuis cinq ans.

Les religieux se regardèrent avec étonnement.

— En quelle année êtes-vous venu ici ?

— En 990, à l'âge de vingt-huit ans.

— En quelle année croyez-vous être aujourd'hui ?

— Ce matin, quand l'abbé dom Hugo m'a envoyé au bois quérir des fagots, nous étions le 12 juillet 995.

Le lecteur prit le livre et lut :

“ 8 mai 990. A été reçu aujourd'hui, comme novice, un inconnu, âgé de vingt-huit ans, sous le nom de frère Pacôme. ”

Un profond silence régnait dans l'assemblée.

— Passez à l'année 995.

“ 12 juillet 995. Le frère Pacôme, envoyé, ce matin, à la forêt des Faysses, pour y couper des fagots, n'a pas reparu ce soir. ”

“ 15 juillet 995. Les recherches faites pour retrouver frère Pacôme sont restées infructueuses ; on croit qu'il aura été dévoré par quelque bête féroce ; demain, la communauté priera pour le salut de son âme. ”

— Pardonnez-moi, mon Père, murmura le vieillard ; je ne croyais pas être resté absent si longtemps.

L'abbé sourit doucement, en levant les yeux vers le ciel, puis il reprit :

— Frère Pacôme, racontez-nous l'emploi de votre journée.

Un silence profond régnait dans l'assemblée.

Le vieillard dit :

“ J'avais, depuis quelques jours, des doutes sur le bonheur parfait que les élus goûtent au ciel ; je craignais qu'une éternité de bonheur, que je ne pouvais comprendre, ne finit par me paraître trop monotone, je priai Dieu de me prouver que ses saints ne s'aperçoivent pas de la longueur du temps. Pendant que je priais, un oiseau bleu vint se poser près de moi, en chantant d'une manière si délicieuse que je le suivis dans l'intérieur de la forêt, où je l'écoutai avec ravissement, à peine quelques instants, puis il s'envola, et je revins aussitôt. Je n'aurais pas cru que mon absence eût pu se prolonger cinq jours. ”

— Frère, s'écria l'abbé en levant les mains au ciel, ce n'est pas cinq jours que vous avez été absent, mais plus de trois cent cinquante-cinq ans. Votre extase, que vous jugez n'avoir été que de quelques minutes, a duré trois siècles et demi, et Dieu a permis que vous revinsiez parmi nous pour prouver à nos frères que dans le ciel les élus n'éprouveront jamais la satiété d'un éternel bonheur. Si, après tout ce que vous avez vu d'incompréhensible depuis votre retour de la forêt, vous doutez encore, parcourez nos Annales, où est inscrite, jour par jour, l'histoire de notre monastère, ou plutôt jetez les yeux sur vous-même, qui vous croyez encore trop jeune pour prononcer vos derniers vœux.

Et prenant le vieillard par la main, il le conduisit devant un miroir de métal, enchâssé dans la boiserie de la salle capitulaire.

— Béni soit le Seigneur pour les grandes choses qu'il a voulu faire, dans la personne de son serviteur, murmura le religieux en se prosternant.

Puis, se relevant, il dit :

— Frères, allons tous remercier Dieu au pied de ses autels.

Et, entonnant le *Te Deum*, il alla droit à l'église, dont pourtant il ne connaissait pas le chemin, suivi de tous les religieux, qui unissaient leurs voix à la sienne.

Puis, quand les chants furent terminés, il s'agenouilla sur le marchepied de l'autel, se prosterna, en étendant les bras en croix, et sa dernière parole fut :

“ *Et maintenant, Seigneur, renvoyez en paix votre serviteur !* ”

Frère Pacôme ne se releva pas ; il goûtait au ciel, pour l'éternité, le bonheur sans mélange, dont il avait eu un avant goût sur la terre.

On lui fit de magnifiques funérailles et, jusqu'à l'époque de la Révolution, les visiteurs du célèbre monastère de Vaucraire ont pu lire, dans les Archives de la communauté, le touchant récit que les vandales de la République brûlèrent, en vociférant des blasphèmes, aux pieds de leur déesse Raison, une patriote en bonnet rouge qui, après avoir applaudi aux exécutions des nobles et des prêtres, monta à son tour sur la guillotine nationale.

L'ARGOT PARISIEN.



foi.

aucune dénomination ne saurait lui mieux convenir, aucune ne répond d'une façon plus précise à son caractère, et à son ensemble.

Beaucoup s'imaginent que l'argot n'est que le langage des voleurs. La vérité est que son domaine est beaucoup plus grand. Son étymologie en fait

ARGOT dérive (du moins pour nous) du vieux mot *argue*, et ne signifie (comme *argutie* qui a la même origine) que : ruse, finesse, subtilité. *Parler argot*, c'est user d'une subtilité de langage. Pas autre chose. Et à ce compte les salons lui ont autant donné droit de cité que les tapis francs, les *précieuses* en ont usé comme les voleurs. Chacun a son argot.

Au point de vue du langage, comme à tout autre, Paris est le grand rendez-vous. Là, se fabriquent ou affluent tous les mots nouveaux ; ceux du baigne comme ceux du sport, ceux du boudoir comme ceux de l'atelier,

ceux de la caserne comme ceux des couloirs de l'Assemblée, ceux de la halle comme ceux du collège, comme ceux du journalisme. C'est, dis-je, dans le grand torrent de la circulation parisienne que tous ces nouveaux venus viennent se confondre, se retremper et s'abandonner au courant qui doit décider de leur fortune. A Paris seul appartient le privilège de les laisser mourir ou de leur donner la vie, car Paris fait la mode des mots, comme il fait la mode des chapeaux.

Toutefois, ce n'est qu'un premier pas. Du caprice de la mode à la consécration de l'usage et surtout à l'adoption de la langue régulière, il y a loin. Nous ne saurions trop l'avouer. Ici, plus que jamais, c'est le cas de répéter : « Beaucoup d'appelés, peu d'élus ».

Et, cependant, parmi ces élus, combien en est-il dont vous ne soupçonnez point la récente origine. Laissez-moi vous en appeler quelques-uns. On ne s'en souvient plus assez.

S'imagineraient-ils qu'en 1693, les adjectifs *haineux*, *désœuvré*, *respectable*, le substantif *impolitesse*, etc., n'étaient pas français ?

S'imagineraient-ils qu'en 1726, on passait pour parler argot quand on disait : *détresse*, *scéléraatesse*, *encourageant*, *érudit*, *inattaquable*, *improbable*, *entente*, *naquères* ?

Auriez-vous jamais pensé qu'en 1803, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, faisait deux grands volumes tout exprès pour solliciter l'admission de mots aujourd'hui fort bien portés, tels que : *fusion*, *sureter*, *franciser*, *flageoler*, etc., etc., mots que ses confrères de l'Académie n'avaient pas encore acceptés ?

Nous en passons, et des meilleurs, mais les exemples que nous venons de donner suffiront pour montrer qu'il ne faut pas trop se presser de flétrir les nouveaux venus. Peut-être en est-il encore que le dictionnaire de l'Académie ne jugera pas indignes de ses faveurs. Toutefois, redisons-le bien, les élus ont été, et seront toujours, en petit nombre dans la foule croissante des néologismes.

Sans nous en exagérer la valeur, bornons-nous donc à la considérer comme une réserve d'enfants perdus qu'on peut utiliser à l'occasion, et que, dans tous les cas, il importe de connaître, — ne fût-ce que pour savoir ce qu'il faut éviter.

II. — LES SEPT ÉLÉMENTS DE L'ARGOT.

Autant que notre travail nous a permis de le voir, l'argot n'est pas une langue, mais un langage de convention, dans la formation duquel nous n'avons pas constaté plus de sept éléments. Nous les désignons ainsi : 1° vieux mots français ou mots de langue romane ; 2° substitutions ; 3° modifications ; 4° harmonies imitatives ; 5° jeux de mots ; 6° souvenirs ; 7° importations.

En dehors de cette nomenclature, que nous avons faite aussi peu scientifique que possible, nous n'avons rien trouvé. Nos lecteurs pourront en juger par eux-mêmes en lisant les courts aperçus que nous allons consacrer à chaque classe.

I. VIEUX MOTS.

Cette classe constitue la première couche, le noyau de l'argot. Elle se compose des vieux mots de langue romane, c'est-à-dire de langue d'oïl ou de langue d'oc, dont nous avons retrouvé trace dans trois dictionnaires spéciaux bien connus : ceux de Du Cange, de Lacombe et de Roquefort.

Ces vétérans sont plus nombreux qu'on ne le croit.

Ainsi un verbe dont nous nous servons souvent dans la langue familière, le verbe *ficher* se rencontre dans nos vieilles chroniques. Nous voyons, au quatorzième siècle, un maréchal de Boucicaut contraindre les Sarrasins à battre en retraite et à *se ficher* dans des jardins ; il les poursuit et *fiche* en prison ceux qu'il attrape.

Rutebœuf, un poète qui rimait du temps de saint Louis, et qui aimait fort à dormir, trouve déjà que le réveil est une chose *tannante*.

Si Rabelais, qui est contemporain de François Ier, n'écrit pas *piquer le renard*, il écrit *escorcher le regard*, ce qui n'en diffère pas trop. S'il n'écrit pas *caner* (avoir peur), il écrit très-souvent *faire la cane*, ce qui est absolument la même chose. Il sait aussi ce que c'est qu'un *œil au beurre noir*. Non moins que Victor Hugo, Rabelais, ce grand facétieux, aurait défendu le mot de Cambronne, car il le met sans vergogne à toutes sauces, absolument comme beaucoup trop de nos contemporains, qui n'ont, hélas ! conservé de Rabelais que ce mot-là. Vous nous dispenserez de l'écrire, n'est-ce pas ?

Comme *ficher*, *truc* (rouerie, malice) se retrouve dès le quatorzième siècle, dans une chronique du duc Jean de Bretagne.

L'usage d'appeler *anglais* son créancier est constaté au quinzième siècle.

A part ceux que nous venons de rappeler, presque tous les vieux mots que nous offre encore l'argot sont en usage dans les classes dangereuses. Là semblent s'être conservées les anciennes traditions, comme dans certains villages où le patois d'aujourd'hui n'est au fond que le bon français d'il y a quatre cents ans, maintenu en dehors de toutes nos modifications. Ainsi les voleurs qui disent *arpion* pour pied, ne font que ce que faisaient nos pères quand ils disaient *harpion* pour griffe. Leur *abéquer* (nourrir) n'est autre que l'ancien verbe *abécher*, qu'on retrouve dans nos dictionnaires de l'ancien langage ; *arnache* (tromperie) descend en droite ligne du verbe *harnacher* (tromper) ; *copain* (compagnon) de *compaing*.

Estrangouiller (étrangler) est un mot de langue romane qu'on devinerait rien qu'en pensant au latin *strangulare*, qu'on prononçait *strangoulare*. De même, *cadenne* (chaîne) et *pecune* (argent) sont des formes presque pures des mots latins *catena* et *pecunia*. Le *carle* et les *pimpions* nous rappellent des monnaies historiques.

Ici comme plus bas, nous citons quelques exemples seulement, et nous sommes loin de tout donner.

II. SUBSTITUTIONS.

Les substitutions, — qui consistent à remplacer un mot par un autre pris arbitrairement, — composent une chose considérable, formée par divers procédés dont les conceptions, bizarres au premier abord, finissent par sembler beaucoup plus raisonnées qu'on ne se le figure.

Il y a les substitutions du mot qui représente la partie au mot qui représente le tout : *cadran* pour *montre*....

Les substitutions de l'effet à la cause : *casse-gueule* pour *bal* ; *pitroux* pour pistolet, *musicien* pour *haricot*, *pleurant pour ognon*, *rude pour eau-de-vie*....

Les substitutions de la fonction : *avaloir* pour gosier, *palpitant* pour cœur, *piqué en terre* pour poule, *fauchant* pour ciseau, *raquette* pour patrouille, *cabe* pour chien, *tourne autour* pour tonnelier, *toquante* pour montre....

Il y a les substitutions de l'aspect : *troué* pour dentelle, *moricaud* pour broc de vin, *bleu* pour vin, *noir* pour café, *prune de monsieur* pour évêque.

Une variété de substitutions non moins intéressantes est celle des analogies.

Les analogies sont ou *animales*, ou *végétales*, ou *matérielles*.

Presque toujours ironiques, les analogies animales ne respectent rien. Avant Grandville, elles ont signalé tout ce qui pouvait leur offrir quelque prise dans le roi de la création. Nous le montrerons tout à l'heure, en parlant des rapports de l'argot avec nos mœurs.

Si de la description de l'homme, on passe à la désignation des types, on trouve le sot représenté par le *daim* et le *drindon* ; le niais, par le *serin*, le *buson* et le *blaireau* ; l'avare, par le *chien* ; l'inconstant par le *papillon* ; le mé-

chant par l'*aspic* ; l'agent secret, par la *mouche* ; l'usurier par le *vautour* ; le pingre, par le *rat* ; le superbe, par le *lion* ; le misanthrope, par l'*ours* ; l'homme emporté, par le *cheval* ; le bon compagnon, par le *lapin* ; l'homme arriéré, par l'*huitre* et le *mollusque* ; la femme légère, par la *biche*, la *cocotte* ou le *chameau*. Le castor, le canard, la bécasse, le merlan, l'ourson, le veau, la vache, le tigre, le loup, la couleuvre, la chatte, la vipère, le cloporte, la chouette, le crapaud, la grenouille, viennent encore à la file. La sangsue, le phénix, l'âne et la mule sont classiques et nous les rappelons pour mémoire. On connaît enfin le rôle que jouent *mon chat*, *mon chien*, *mon bichon*, *ma bichette*, *mon canard*, *ma poule*, *mon rat*, dans le vocabulaire de l'amitié, et *aux oiseaux*, dans celui de l'admiration.

Non moins remarquables sont les termes de comparaison demandés au règne végétal.

La dent gâtée est un *clou de girofle*, et la perruque est un *gazon* ; le *chiendent* symbolise la difficulté ; le *cœur d'artichaut*, l'inconstance ; les *pruneaux* sont la mitraille ; les *noyaux*, l'argent ; la *pélure* est l'habit ; la *coloquinte*, une tête énorme ; le *cornichon*, le *melon*, le *cantaloup* désignent un niais d'air biscornu, à dehors épais. L'homme sans consistance est une *fenasse* ; le prête-nom, un *homme de paille*, et le dédaigneux *fuit sa poire*. Le *chou* entre dans la composition de six mots d'acception différente. On sait ce que veulent dire *tirer une carotte*, et *donner une giroflée à plusieurs feuilles*.

Les *navets* et les *néfles* jouent un grand rôle dans les refus.

Mon trognon est amical. Les *pommes*, les *petits ognons* et les *truffes* fournissent trois expressions aux gens satisfaites.—Enfin il y a *fagots et fagots*, et la *fashion* a sa *fleur des pois*.

Les analogies prises dans le monde matériel s'attachent à tout indistinctement. Dans la maison, elles font d'une *capsule* ou d'un *tuyau de poêle*, votre chapeau ; des *pincettes*, vos jambes ; d'une *salière*, votre creux d'épaule ; d'une *fourchette*, votre main ; d'une *anse de panier*, vos bras. La *pioche* est le travail ; la *scie*, une mystification ; le *raisiné*, du sang ; la *dragée*, une balle. Avec tout ce qu'on a demandé de comparaisons à la musique, on pourrait composer un grand orchestre : *musette*, *guimbarde*, *flageolet*, *trompette*, *tambour*, *cornet*, *guitare*, *harpe*, *flûte*, *sifflet*, *grosse caisse*. Cela ne vous semble-t-il pas complet ? Dans cet ordre de choses-là, on peut aller encore bien loin. Seulement, prenez garde aux *tuiles* en sortant, et méfiez-vous des *ficelles* !

III. MODIFICATIONS.

Les modifications des mots obéissent visiblement au désir de ne pas être compris par un importun. C'est un français de convention. La première syllabe de chaque mot reste généralement seule intacte ; les autres sont modifiées de la façon la plus arbitraire.

Ainsi dit-on *cribler* pour *crier*, *connobrer* pour *connaître*, *coltiger* pour *colleter*, *vautreuse* pour *valise*, *insolpé* pour *insolent*, *encible* pour *ensemble*, *galuché* pour *galonné*, *baluchon* pour *ballot*....

Les uns affectionnent la désinence AR ou MAR : *guiche-mar* (guichetier), *épicemar* (épicière), *arpagar* (arpagon)....

Les autres tiennent pour le MONT, et disent *gilmont* (gilet), *brigmon* (briquet), *cabermont* (cabaret), *promont* (procès), *paquemont* (paquet)....

Ceux-là sont à l'ANCHE : *boutanche* (boutique), *préfectanche* (préfecture).

Ceux-ci sont à l'IN : *madrin* (madré), *paquecin* (paquet), *burlin* (bureau), *orphelin* (orfèvre)....

L'O est en faveur : *icigo* (ici), *Versigo* (Versailles), *Pélago* (Pélagie), *sargo* (sergent de ville), *tringlo* (soldat du train), *moblot* (mobile), *invalo* (invalide), *excuso* (excusez), *labago* (là-bas).

Demi-stroc (demi-setier), *vioque* (vieux), *pastiquer*

(passer), *romastiquer* (ramasser), *sezière* (soi), *mezières* (moi), *Arnelle* (Rouen), *Canelle* (Caen), offrent d'autres variétés du genre.

Rococo (rocaille) est un des rares exemples à citer en dehors du peuple.

Quelquefois, mais très-rarement, on dénature aussi la première syllabe, en ne laissant subsister de l'ancien mot que les consonnes initiales. Exemples : *trêfle* (trou), *trêpe* (troupe), *La Mine* (Le Mans), *Brutus* (Bretagne). Mais c'est exceptionnel.

Dans le chapitre des *Modifications*, n'oublions pas les patients qui soumettent leur parler à un procédé de modification uniforme.

Tels sont ceux qui parlent en *lem* et qui disent *lonbem* pour *bon*.

Ceux qui parlent en *luch* diront *lonbuch*.

Ceux qui parlent *javanais* diront *bavon*.—Et ainsi de suite pour tous les mots possibles.

Mais ces modifications qui vous rendent inintelligible pour les profanes (si elles sont exécutées rapidement), ont l'inconvénient d'allonger démesurément la phrase, ce qui est un grand obstacle à leur popularité.

Les abréviations, qui sont aussi des modifications de mots, sont plus faciles à reconnaître. Sauf deux (*eipal* pour municipal, et *croc* pour escroc), elles portent sur les finales.

Voici des exemples presque tous bien connus :

Autor (ité),—*achar* (nement),—*aristo* (crate),—*bénéf* (ice),—*cabot*(in),—*can* (on),—*champ* (agne),—*comm* (erce),—*consom* (ation),—*démoc* (rate),—*émos* (ion),—*déqui* (sement),—*es* (croc),—*estom* (ac),—*from* (age),—*job* (ard),—*lansq* (uenet),—*liquid* (ation),—*méphisto* (phléétique),—*occas* (ion),—*paf* (fé),—*pante* (inois),—*perpette* (uité),—*photo* (graphie),—*poche* (ard),—*réac* (tionnaire),—*rata* (touille),—*sap* (in),—*topo* (graphique),—*typpo* (graphe),—*zouzou* : zouave (celle-ci est redoublée)....

IV. HARMONIES IMITATIVES.

Considérons un moment comment l'harmonie imitative préside à la création de certains mots.

Fanffe et *fonfe* (prise) simulent bien le reniflement du priseur ; *bouis-bouis* (polichinelle) imite le cri de la pratique ; *cri-cri* celui du grillon ; *frou-frou* rend le bruissement de la soie ; *fasse*, celui du billet de banque ; *toquante* rend le toc-toc de la montre en marche ; *fric-frac* le bruit produit par une effraction ; *gilbocq* celui de la bille qui va en frapper une autre en roulant sur le tapis du billard ; *branque* rappelle le braiment de l'âne ; *toc* rappelle le son mat du doublé ; *tam tam* et *fla-fla* font une allusion retentissante aux coups de grosse caisse et aux coups de fouet dont ne sauraient se passer ceux qui abusent de la réclame et ceux qui aiment à faire grand bruit.

Humble et doux au contraire est le bruit de la larme qui *dégouline* le long de la joue.

Dégouline... On croit presque l'entendre tomber.

V. JEUX DE MOTS.

Oui, le calembour lui-même s'en est mêlé, et de bonne heure encore. *Auber* (argent) n'est qu'un calembour du moyen âge, temps où la *maille* était une *monnaie*, et où le *haubert* était une *cotte de mailles*.—Avoir de l'*aubert*, c'était donc être couvert de *mailles*, ou d'argent si vous aimez mieux.—Ne disons-nous pas encore d'un enrichi : *Il est couvert d'or* ?

Comme jeux de mots nécessitant moins d'explications, citons l'*habillé de soie* (cochon), le *cloporte* (portier), le *pendu glacé* (réverbère), la *salade* (réponse), le *billet de parterre* (chute), le *numéro 100* (latrines), le *tirant ra-douci* (bas de soie), la *fièvre cérébrale* (accusation entraînant la perte de la tête), l'*amendier fleuri* (régisseur de

théâtre, chargé des amendes), *le monseigneur* (fausse-clé), devant lequel s'ouvrent toutes les portes.

On peut encore rattacher indirectement à la classe des jeux de mots, quelques anagrammes comme *linspié* (prince), *niberque* (non, bernique), sans oublier *arsouille*, dans lequel nous avons retrouvé le *souillart* (art-souille), qui, au moyen âge comme aujourd'hui, avait absolument le même air canaille.

VI. SOUVENIRS.

C'est une classe importante que celle des mots formés par nos souvenirs. Ils sont de tout genre et de tout âge : historiques, politiques, dramatiques, littéraires.

Bazar, smalah, razzia, fourbi, gourbi, mazagan, sont par exemple des produits de nos conquêtes d'Afrique.

Comme *Cavour, Bolivar et Morillo, Garibaldi* introduit la politique dans le domaine de la chapellerie.

Antony, Bertrand, Macaire, Demi-monde, Camélia, Benoiton, Calino, témoignent de l'influence du théâtre moderne.

Du théâtre ancien nous avons conservé *Basile, Tartufe, Polichinelle, Arlequin, Carliné, et Pierrot*.

Victor Hugo a produit pour sa part *Pieuvre, Gavroche, Quasimodo*.

Mayeux et Chauvin rappellent les gloires de la caricature.

A la mythologie on peut renvoyer *Pallas, Cerbère et Cupidon*.

Faire sa Sophie est de l'hellénisme pur.

Aux temps bibliques remontent *Balthazar, Philistin, faire son Joseph, putipharder*; — à l'antiquité remontent *Laius, Romain, Bucéphale*.

A la politique nous devons *gauche, droite, voltigeur de Louis XIV, frère et ami, démoc-soc, aile de pigeon, centre et juste-milieu, ventru et satisfait, communex et communard, purs et pourris, blancs et rouges, badinguiste, renriquinquistes, gambettiste, thieriste*.... Et Dieu sait ce que nous lui devons encore !

VII. IMPORTATIONS.

L'argot a toujours pratiqué sobrement le libre-échange, sauf toutefois dans le Sport, qu'on peut considérer comme une colonie anglaise (V. *dandy, turf, rider, betting, ring, handicap, flirtation, cab, racer, four in hand, mail coach*, et une foule d'autres). L'industrie a subi depuis longtemps cette influence étrangère. Le journalisme lui-même paraît trouver plus drôle de dire *racontar* que *racontage*, et *reporter* que *chroniqueur*.

Dans ces nobles étrangers, on reconnaît de temps à autre de vieux Français qui ont conquis les Saxons avec les Normands de Guillaume. Entre notre *tunnel* de chemin de fer et notre *tonnelle* de jardin, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille. Le *mess* de nos officiers est aussi de gauloise origine.

Les Italiens, amis des arts, nous ont donné *brio, piano, rinforsando, in petto, in fiocchi, a giorno, bravo, bravi, brava!* etc., etc.

Mais que les langues vivantes ne nous fassent pas négliger les langues mortes ! L'argot a aussi sa classe de latin. *Et ce n'est pas dommage*, comme on dit à Belleville et autres lieux où le *quibus* jouit de la considération qu'il mérite.

Aussi avons-nous recueilli avec respect les latinismes qui ont le plus cours.

III. — LES RICHESSES DE L'ARGOT.

Nous venons de montrer comment l'argot était beaucoup moins un langage composé de mots nouveaux, que d'interprétations nouvelles de mots connus déjà.

Si la matière n'est pas neuve, il faut du moins reconnaître qu'elle rachète ce défaut d'origine par des qualités

d'originalité puissantes. L'abondance, la variété et, disons-le bien, la précision de beaucoup de termes ne sauraient s'imaginer.

S'agit-il, par exemple, de suivre tous les degrés de la *soulographie*, remarquez la progression parfaite indiquée par les quarante termes qui suivent, dont nous avons justifié l'existence par de nombreux exemples, et qui, sans rentrer l'un dans l'autre, ont leur signification propre. — Chacun indique, dans l'état une nuance.

Au début, nous rencontrons les huit verbes : *être bien, avoir sa pointe, être monté, en train, poussé, parti, lancé, en patrouille*.

Un peu plus loin, nous voyons l'homme *légèrement ému*; — il sera tout à l'heure *attendri*, il *verra en dedans*, et se tiendra des conversations mystérieuses. Cet autre est *émêché*; il aura certainement demain *mal aux cheveux*.

Pour dépeindre les tons empourprés par lesquels passera cette trogne de Silène, vous n'avez que la liberté du choix entre : *teinté, allumé, pavois, poivre, pompette, ayant son coup de soleil, son plumet, sa cocarde, se piquant ou se rougissant le nez*.

De la figure passons à la marche. — L'homme ivre a quatre genres de pore qui sont tous également bien saisis. Ou il est *raide comme la justice* et laisse trop voir par son attitude forcée combien il lui en coûte de commander à la matière ;

Ou il *a sa pente* (ce qui arrive souvent quand on est dans les vignes), et il croit toujours que le terrain va lui manquer ;

Ou il *festonne*, brochant de zigzags capricieux la ligne droite de son chemin.

Ou il est dans les *brouillards*,... tâtonnant en plein soleil, comme s'il était perdu dans la brume.

Attendez dix minutes encore ; — laissons notre sujet descendre au dernier degré de l'ivresse et vous pourrez dire indifféramment : *Il est gavé, plein, complet, bu, pion, rond comme une balle, humecté, pochard, casquette, il a sa culotte, son casque, son toquet, son sac, son affaire, son compte, saoul comme trente mille hommes, il en a jusqu'à la troisième capucine*. — Ce n'est plus un homme, c'est un récipient plein à déborder.

Presque aussi riche est le vocabulaire des voies de fait, — une des conséquences ordinaires de l'ivresse. Plus riche encore serait celui du libertinage, s'il était permis de franchir des limites que nous avons scrupuleusement respectées, tout en usant du droit qui sauvegarde toute recherche sérieuse.

Voici quelques-unes des phases les plus intéressantes de la *batterie* :

Avec la *peignée*, on se prend aux cheveux, on se *crêpe* le toupet, on se *tombe sur le poil*.

On se *croche* ensuite en s'empoignant à bras-le-corps ou en se passant la jambe.

L'*enlevée*, la *valse*, la *tournée* et la *danse sans violons*, décrivent les mouvements précipités de la lutte.

Avec la *dégelée*, la *torchée*, l'*étrillage*, la *brossée*, la *frottée*, la *brûlée*, on a l'épiderme bien échauffé ; il est endolori après une *raclée*. La *rossée* vous sangle comme un cheval rétif ; la *trempe*, la *trempeée* et la *rincée* vous tordent comme du linge à la lessive.

Avec la *cuite*, il vous en cuira longtemps.

Si l'adversaire vous *tombe*, gare à la *roulée*, à la *tré-pignée*, à la *tripotée*, à la *pile*, au *travail du casaquin!* vous êtes à sa merci. Il vous pétrira de coups.

Encore une seconde, et vous voilà *en compote* ou *démoli*. — Tant pis si vos os ne sont pas numérotés. Il n'y aura plus moyen de les mettre en place.

Notez que, contre tous ces termes, le langage du monde n'en a pas un seul qui exprime la même idée d'un seul mot.

(A CONTINUER.)

PETITS JEUX DE SALON.

Dans ces lignes, que nous dédions aux jeunes filles, nous avons cherché à réunir les jeux les plus agréables, propres à tous les âges et à toutes les conditions. Nous en avons présenté une explication simple et rapide, en y ajoutant quelques détails qui nous ont paru intéressants, ou quelques conseils donnés avec discrétion.

Dans cette longue série de jeux variés, que nous avons retrouvés dans notre mémoire ou dans divers auteurs, il y en a beaucoup assurément qui peuvent convenir à tous les caractères, aux plus légers comme aux plus sérieux ; aussi venons-nous demander avec instance à nos jeunes lectrices de préférer les jeux, quels qu'ils soient, à des causeries frivoles qui seraient moins profitables que ces simples amusements dédaignés par elles trop souvent.

Ajoutons que les jeux qui paraissent dénués d'intérêts, si on les juge à première vue, renferment souvent une idée ou une tradition, et souvent se rattachent à une coutume ancienne ou à un fait historique. Nous avons cherché, à l'aide de la science d'autrui, les origines des jeux dont la naissance n'était pas enveloppée d'obscurité, ce qui arrive pour ceux que la fantaisie seule a produits. Puisque les jeunes filles deviennent sérieuses, on le prétend du moins, nous espérons, par ces courtes digressions, leur faire accueillir nos jeux avec plus d'intérêt. Si nous avons réussi, nous nous applaudirons d'avoir perpétué le goût de ces honnêtes passe-temps qui ont amusé tant de générations et traversé des siècles pour venir jusqu'à nous.

Avant de mettre ce petit traité entre les mains des jeunes filles, nous supplions les mères d'accepter pour elles-mêmes un conseil que nous nous permettons de leur adresser avec la hardiesse que donnent les bonnes intentions.

On ne peut se dissimuler que des liens étroits rattachent toutes les parties de l'éducation, et en examinant ce sujet, bien sérieux au fond, il est nécessaire d'admettre l'influence des jeux et des amusements, soit comme une sorte de gymnastique agissant sur le corps seulement, soit comme un exercice de l'intelligence. De ceux-là, une femme d'un esprit supérieur a dit : « S'ils sont en général peu propres à instruire, ils peuvent l'être à développer. Quelques-uns demandent de la présence d'esprit et de la rapidité de repartie ; d'autres une analyse des idées pareille à celle qu'on emploie dans les sciences d'investigation ; d'autres des efforts de mémoire. »

Sans donner aux jeux une trop grande place dans l'éducation, nous ne pouvons donc leur refuser d'en faire partie, et nous conseillons à la mère attentive de s'en servir quelquefois comme d'auxiliaires pour la grande et difficile mission qu'elle a reçue de la Providence. Considérés sous ce rapport, les jeux n'ont plus rien d'inutile ou de trop puéril. C'est pourquoi nous engageons les mères à y assister et même à les diriger le plus souvent qu'elles le pourront. Nous nous servirons, pour appuyer notre sentiment, de l'autorité d'un pieux écrivain : « Jouez et chantez avec vos enfants dit-il, ou du moins voyez leurs jeux avec complaisance, et écoutez leurs chants d'un air satisfait, pourvu que rien n'y blesse la modestie. »

Cette complaisance de la mère n'ôtera rien à la gaieté des jeux ; peut être même que sa présence les rendra encore plus agréables, si elle les dirige de manière à prévenir les contestations et les froissements d'amour-propre qui ont lieu si souvent dans les réunions d'enfants. De leur côté les enfants doivent être touchés et reconnaissants de voir un père ou une mère s'associer à ces jeux par pur dévouement.

PIGEON VOLÉ.

Nous nous adressons d'abord au plus petit enfant, « à tout seigneur tout honneur, » pour lui expliquer le plus simple de tous les jeux d'esprit. Approchez, petite fille, si vous savez marcher ; mettez le bout de votre doigt à côté du mien, sur mon genou, et levez-le quand je lève le mien et que je dis : *pigeon vole*.

Faites bien attention car je compte vous attrapper. Il ne faut lever votre doigt que quand je nomme un oiseau, tandis que moi je lève toujours le mien. Si votre doigt suit l'impulsion que je lui ai transmise, et se lève quand je dis : *Mouton vole*, vous devez un gage. C'est plus difficile qu'on ne pense. Il y a quelquefois de grands débats sur l'espèce de certains animaux. Nous décidons ici, pour éviter toute contestation, qu'on peut ranger parmi les oiseaux les hippogriffes, les poissons volants, les insectes qui ont des ailes, etc., la chauve-souris, également, malgré son double caractère qui lui fait dire alternativement :

Je suis oiseau ; voyez mes ailes.

Je suis souris ; vive les rats !

LE CORBILLON.

Ce jeu est un de ceux qui plaisaient à nos aïeux, et il a un air de bonhomie et de simplicité qui doit nous toucher. Le mot *corbillon*, qui signifiait une petite corbeille, n'est plus d'usage dans la langue moderne ; mais il peut faire supposer que dans l'origine les joueurs se passaient le corbillon de main en main. A présent, on prend n'importe quel objet, et on le donne à son voisin en disant : *Je vous vends mon corbillon*. Le voisin demande : *Qu'y met-on ?* On doit répondre en rimant en *on* par un mot qu'il faut tenir tout prêt, comme *un bonbon, une chanson, etc.*, puis le corbillon passe à un autre jusqu'à ce qu'il ait fait le tour du cercle. Si on préfère une rime en *ette*, on peut dire : *Je vous vends ma cassette*, demander *Que voulez-vous qu'on y mette ?* répondre un mot comme *une allumette, une pincette, etc.* ; mais c'est une variété qui ajoute peu d'intérêt à ce jeu. On donne un gage si on oublie la rime, ce qui nous paraît assez difficile, et cette méprise serait assurément l'excès de la naïveté, comme dans ces vers si connus de Molière :

.....S'il faut qu'avec elle on joue au corbillon.
Et qu'on vienne à son tour lui dire : « Qu'y met-on ?
Je veux que'elle réponde : « Une tarte à la crème.

LA CLEF DU JARDIN.

On dit que le grand orateur grec, Démosthène, s'étudiait à prononcer distinctement en remplissant sa bouche de petits cailloux, trouvant ensuite plus facile de parler quand il les avait ôtés. Il aurait pu essayer également un de ces exercices où l'on multiplie certaines difficultés de prononciation pour délier la langue. En Angleterre, on a ainsi une foule de petits récits, composés de quelques phrases qu'il faut répéter distinctement, quelque pénibles qu'elles paraissent à dire de suite. Le plus connu s'appelle « La maison que Jacques a bâtie, » que nous croyons n'être que la traduction du jeu intitulé : *La Clef du Jardin*. Nous allons le présenter cette fois en dialogue, pour donner une idée de la vivacité qu'il faut mettre à le jouer :

ÉMILIE. Si vous voulez jouer ce jeu, vous n'avez qu'à répéter après moi : Je vous vends la clef du jardin. »

Toutes les jeunes filles répètent en disant : « Mais c'est bien aisé. »

ÉMILIE. Vous allez voir si c'est bien aisé : je vous vends la corde qui tient à la clef du jardin. (*Toutes répètent de mêmes.*)

ÉMILE. Je vous vends le rat qui a rongé la corde qui tient la clef du jardin. (*Toutes répètent.*)

LOUISE. Je parie que je ne donnerai pas de gage.

ÉMILE. Je vous vends le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin.

MARIE. Je vous vends le chat qui a mangé la corde qui tient à la clef du jardin.

ÉMILE. Bon ! un gage. Tu as passé le rat. Je continue. Je vous vends le chien qui a mangé le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin.

HÉLÈNE. à son tour. Je vous vends le chien qui a mangé le rat qui a mangé le chat. ...

ÉMILE. Un gage, Hélène. Depuis quand les rats mangent-ils les chats ? Faites attention cette fois : je vous vends le bâton qui a tué le chien qui a mangé le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin. (*Toutes répètent exactement.*)

ÉMILE. Je vous vends le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a mangé le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin. (*Toutes répètent sans se tromper.*)

ÉMILE. Je vous vends l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a mangé le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin.

JULIETTE, très-vite. Je vous vends l'eau qui a brûlé le chien qui a mangé le jardin.

ÉMILE. C'est plus tôt fait ; tu ne dois que sept gages cette fois-ci.

JULIETTE. Les voilà tous.

ÉMILE. Je vous vends le seau qui a apporté l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a mangé le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin.

Nous ne suivrons pas ce jeu plus loin. On peut cependant y ajouter encore quelques *longueurs*, mais nous donnons cet exemple, qui est un des plus fréquemment employés, et ensuite chacun peut fournir le sien, car il ne manque pas de petites bagatelles de ce genre. On peut dire aussi sans grasseyer cette petite phrase qui n'a pas le sens commun : « Gros gras grain d'orge, quand te dégrogragrains d'orgeriseras-tu ? » à quoi l'on répond : « Je me dégrogragrains d'orgeriserai quand tous les autres gros gras grains d'orge se dégrogragrains d'orgeriseront. »

Ou bien on peut répéter avec volubilité :

Quatre plats plats dans quatre plats creux,
Quatre plats creux dans quatre plats plats.

Ou : « Quatre plats de carpe, » vite et longtemps, et cela, sans se tromper, si l'on peut, une douzaine de fois.

Ou bien encore cette chanson :

Celui-là n'est point ivre (*bis*),
Qui trois fois peut dire (*bis*) :
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois,
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois,
Bois, blond, blanc, barbe grise, bois.

Ou bien :

Dix huit chemises fines.

Ou bien encore :

Un plat de crêpe sur la fenêtre d'un prêtre,
Coupe les crêpes, mange les crêpes.

Mais nous nous arrêtons, parceque, si nous indiquions un trop grand nombre de ces exercices propres à délier la langue, des gens de mauvais goût nous diraient que les petites filles n'en ont pas besoin.

RIENS DU JOUR.

MOYEN DE SE CHAUFFER TOUT L'HIVER CONVENABLEMENT AVEC TROIS BUCHES.

Si vous voulez connaître un excellent moyen de vous réchauffer à peu de frais pendant la mauvaise saison, écoutez nos précieux conseils :

Je suppose d'abord que vous logez, comme il convient, au sixième étage et sur le derrière : allez mettre votre meilleur paletot en gage, et, avec l'argent, procurez-vous trois énormes bûches, mais de dimensions différentes et graduées, de telle sorte que la première soit grosse, la deuxième énorme, et la troisième phénoménale. Montez-les chez vous, placez-les dans votre foyer, où cela fera un effet superbe ; ouvrez ensuite votre fenêtre toute grande et saisissez la première bûche que vous précipitez dans la cour avec rage. Puis descendez votre escalier quatre à quatre, comme si le diable ou votre portier devait vous emporter votre bûche, et remontez-la avec la même célérité pour la replacer dans votre âtre.

Jetez ensuite la seconde avec la même rage, et remontez-la avec la même fureur, et faites-en autant pour la troisième.

Vous devrez alors être suffisamment réchauffé. Du reste, cet exercice a l'avantage de pouvoir se recommencer autant de fois que l'onglée se fait sentir de nouveau.

Nota. Quelques personnes faibles ont prétendu que l'on pourrait à la rigueur, par ce moyen, se réchauffer

avec une seule bûche. Mais cela ne ferait pas aussi bien pour garnir la cheminée, et la pièce manquerait par le décor.

Qu'on se le murmure !!!

MOYEN DE S'ASSURER SI L'ON SE COUPE EN SE RASANT QUAND ON N'A PAS DE MIROIR.

Dès que vous aurez bien étendu le savon, vous vous introduisez le pouce gauche dans la bouche, de manière, en repoussant les chairs de la joue, à faciliter le jeu du rasoir, et vous commencez à vous raser.—Si tout à coup vous vous sentez une douleur au pouce, et qu'en le retirant de la bouche vous y voyez une entaille sanglante... vous pouvez être sûr, *même sans miroir*, que vous vous êtes coupé la joue.

MANIÈRE DE DÉTRUIRE LES PUCES.

Premier procédé.

Vous achetez deux pierres blanches, plates et bien lisses ; vous en prenez une de la main gauche,—de la main droite, vous posez la puce sur le plat de cette pierre, et, saisissant aussitôt la seconde, vous écrasez l'animal.

Nota. Ce procédé demande à être exécuté avec lenteur et précision.

Deuxième procédé

Quand, dans une chambre vous avez un grand nombre de ces animaux dont nous enseignons la destruction, vous devez quitter cette chambre pendant plusieurs jours, après avoir eu soin d'en fermer la porte à double tour. Ainsi prisonnières, les puces éprouvent bientôt le double besoin de liberté et de nourriture.—Après quelques jours d'absence vous revenez, et, en ouvrant votre porte, vous l'entrebaillez assez faiblement pour que la puce ait juste assez de place pour se glisser et sortir.

Au moment où l'imprudent animal passe la tête par l'ouverture, vous l'étranglez sans pitié en refermant aussitôt la porte.

Nota. Ce procédé demande une certaine dureté de cœur et une porte en chêne.

Troisième procédé.

La puce étant d'un caractère rageur et susceptible, on tire un très grand parti de ces deux défauts pour activer sa destruction. Lorsque vous avez une puce dont vous désirez la mort, vous commencez par l'exciter au moyen d'épithètes blessantes et de personnalités, puis vous l'irritez soit en lui jetant des pierres, soit en lui donnant de petits coups de cravache, la puce entre bientôt en fureur et s'avance vers le provocateur ; mais au moment où elle se dresse debout sur ses pattes de derrière et s'apprête à poser ses deux pattes de devant sur celui qu'elle veut dévorer, il faut, avec adresse et force, lui saisir ces deux pattes et, la maintenant vigoureusement dans cette position verticale, malgré tous ses efforts, la tenir debout jusqu'à ce qu'elle soit morte par la privation du sommeil.

MOYEN D'ATTRAPER DU POISSON.

Vous prenez dans la main gauche un poisson, vous le serrez légèrement, de manière à comprimer ses mouvements, sans nuire à sa respiration.—De la main droite, vous lui présentez un cigare en chocolat. Trompé par la parfaite imitation, le poisson fait de vains efforts pour fumer... et il est *attrapé*.

Nota. Cette manœuvre peut être répétée jusqu'à sept fois.

RECETTE POUR METTRE DES CHAUSSURES TROP JUSTES.

Quand on a des bottes neuves dans lesquelles il est impossible de pénétrer, on prend deux carrés de papier d'é-gale grandeur, sur chacun desquels on écrit un vers de sept pieds, on place un papier dans chaque botte, et aussitôt, sans fatigue et sans douleur, on a *sept pieds dans ses bottes*.

PROCÉDÉ POUR PASSER AGRÉABLEMENT SA SOIRÉE A DEUX, ET AVEC QUATRE SOUS.

Vous êtes deux, et vous ne possédez que quatre sous ; vous entrez dans un café de premier ordre, et vous demandez un jeu de dominos, un petit verre d'eau de-vie vieille et une allumette.—Vous laissez tremper l'allumette dans le petit verre, et vous commencez la partie.—On joue en deux cents points ; lo gagnant suce l'allumette, et la replace dans le petit verre.—A minuit, quand l'établissement ferme, vous jouez encore, et le petit verre est à moitié vide.

Nota. On ne donne rien au garçon.

Deux Auvergnats venaient de s'administrer une *danche choignée*.

—Par *égeimble*, disait le vainqueur, il faut lui rendre *juchetiché*, il n'a pas reculé d'une *chemelle*, fouchtra !...

—Ah ! vraiment !

—Je l'ai *achommé* du premier coup.

Dans une auberge de province, deux Auvergnats, le père et le fils, se trouvent attablés ensemble.

Ils sont en train de dîner copieusement, quand le fils, en découplant une volaille, laisse tomber sur le parquet une cuisse demandée par le papa :

—Ah ! *fouchtra* ! s'écria celui-ci, *le Chien va gober ma couiche, mon sieu*.

—As pas peur, papa, répondit le sieu, j'ai le pied *dechus*.

Un enfant de l'Auvergne, sublime dans sa naïveté, était cité comme témoin d'une affaire. Le voyant debout et tout décontenancé devant la cour, le président l'interpelle :

—Est-vous qui portez plainte ?

—Non, monsieur, répondit-il sans malice, je porte de l'eau.

Des Auvergnats dînant à la gargotte, à quatre sous le plat, trouvent au fond de la soupière un petit soulier d'enfant. Ils se plaignent à la mère, qui leur demande ce qu'il y a de sale à cela...

—Eh ! fouchtra ! dit l'un d'eux, *on chait bien que che n'est pas chale, un choulhier, mais cha tient de la plache*.

Nombre de fashionables mâles et femelles de New York, se rendent dans les réunions publiques et particulières avec des costumes loués pour la circonstance. Souvent même, dans les noces du beau monde de la 5e Avenue la couronne de fleurs d'oranger, le voile, la riche toilette de satin blanc de la mariée, viennent de chez le costumier, et dans les enterrements les entrepreneurs de pompes funèbres se chargent également de louer les costumes de deuil.

Dans Bleeker street se trouve, paraît-il, une maison où chaque jour, pendant la saison des fêtes, 40 ou 50 habits sont loués à ceux qui ne veulent pas en acheter, mais qui préfèrent en payer les intérêts. Ces vêtements sont importés d'Angleterre. Dans les établissements de costumes pour dames, il y a un assortiment de plusieurs centaines de costumes à louer. Dans l'un d'eux, dix ou douze ouvrières sont constamment occupées à faire les changements nécessaires pour que les robes aillent bien.

Ainsi, madame entre et informe le propriétaire qu'elle se rend à un certain bal et qu'il lui faut une toilette à la mode. On lui montre un assortiment de robes magnifiques, et elle en choisit une qui vaut 400 dollars et pour l'usage de laquelle elle paie 35 dollars.

La plupart de ces toilettes de premier choix, semblables à un livre en vogue dans un cabinet de lecture, sont constamment en circulation.

Un médecin visite un client à toute extrémité. Après avoir examiné le malade, le praticien écrit une ordonnance. Survient un ami de la famille, qui questionne la femme du moribond.

—Eh bien, qu'a dit le docteur ?

—Tout ce qu'il savait, reprend la femme. Il n'a pas ouvert la bouche.

Entendu aux Bouffes-Parisiens :
UN MONSIEUR, au petit vicomte de C..., qui a quitté Paris pendant le siège. — Tu viens voir la Quenouille ?
LE PETIT VICOMTE.—Mais oui...
LE MONSIEUR.—Cela doit t'intéresser, comme fleur. Grimace du petit vicomte.

Ne riez pas, ce qui suit est extrêmement triste, malgré ses côtés burlesques, car la personne dont nous allons raconter la mort laisse trois petits enfants.

Madame E..., femme d'un négociant dont les affaires

devenaient de plus en plus mauvaises, fut obligée de se séparer, il y a six mois, de son mari, qui partit pour la Chine dans l'espoir de rétablir sa fortune.

Jusqu'à mardi dernier, elle n'en avait reçu aucune nouvelle, quand le facteur lui remit une lettre ainsi conçue :

Madame,

Je suis chargé de vous transmettre une bien triste nouvelle. Monsieur votre mari, pris par des pirates malais, a été écorché vif, puis ses os ont été calcinés et pilés. J'ai pu me procurer quelques pincées de la poudre qu'ils ont produite. Je vous les envoie ci-jointe avec l'assurance de ma respectueuse commédiation.

CHARLES DIGNAULT,
Old-China Street, Canton.

Une petite boîte, contenant une poudre brune, était, en effet, jointe au paquet.

Une idée pieuse traverse l'esprit de la pauvre veuve au milieu de son désespoir. Elle envoya acheter pour 55 centimes de tabas, le mélangea avec la poudre et résolut de priser cette mixture pour ensevelir en elle-même le défunt regretté.

Mais, à la première prise, elle étternua si fort, qu'une violente hémorragie se déclara. Elle ne fit rien pour arrêter son sang, qui coulait sans interruption. Les voisins envoyèrent chercher un médecin malgré elle.

—Qu'avez-vous donc ? demanda le docteur.

—J'ai mon mari dans le nez !... répondit-elle avec un sanglot au médecin stupéfait.

Et, malgré les soins qu'on lui prodigua, elle expira deux heures après.

Le soir même arriva une autre lettre à l'adresse de madame E..., celle-là de son mari, qui n'était pas mort du tout.

La malheureuse avait été victime d'une effroyable mystification.

* * *

J'examinais un maçon l'autre jour sur la rue St-Jacque. Il travaillait que c'était un plaisir à voir. Vint l'heure du dîner, dîner frugal, hélas ; dont un pain rond, blanc du reste et bien cuit sous sa croûte dorée, était le plat de résistance ; et de quelles dents il vous coupait les morceaux ! Je croyais vraiment que tout y passerait. Il en laissa cependant deux fois la grosseur du pouce qu'il remit soigneusement dans un sac.

—Cela ne valait pas la peine, lui dis-je en riant, et si c'est-là dessus que vous comptez pour le goûter !...

—Oh ! fit-il en secouant la tête et en me regardant d'un air singulier, ce n'est pas cela.

Qu'est-ce donc ?

—J'ai peur de le dire. Cela ferait peut-être rire Monsieur.

—Dites toujours.

Eh bien, Monsieur, quand je n'en rapporte pas, ma femme croit que je n'en ai pas eu assez.

On n'invente pas ces mots-là, ils viennent du cœur, et ce n'est pas l'esprit qui les trouve.

Heureux qui les dit ! plus heureux peut-être qui les inspire !

* * *

Le jeune de B..., que sa famille veut lancer dans la haute diplomatie, n'a pas paru à son cercle pendant une quinzaine. Un de ses amis va le voir et le trouve gardant la chambre.

—Tu es donc malade ? lui demanda-t-il ?

—Moi, pas du tout, reprend de B..., *mais je m'exerce*. Tout l'art de la diplomatie ne consiste-il pas à savoir être malade à propos ? Vois plutôt M. de Bismark.

* * *

Dialogue entre les colonnes de la Bourse :

—En somme, que pensez-vous de P..., comme financier.

—X... ? pas très-fort.

—Il est cependant actif, entreprenant...

—Oui, mais il n'est pas fort.

—Vous en êtes sûr ?

—Parbleu ! la semaine dernière encore moi qui vous parle, je l'ai mis dedans de cinquante mille francs !

* * *

Il existe de par le monde, notamment en Allemagne et en Angleterre, plusieurs... fabriques de monstres. La plus importante a son siège à Londres et a pour directeur un nommé Morris, que la police ne peut saisir.

Voici les procédés de Morris :

Pour *faire mourir une jambe*, c'est-à-dire pour la réduire à l'état de jambe-squelette, il soumet l'enfant au supplice du brodequin. On lui enferme le pied et le jarret dans un étai, et au bout d'un mois, la partie supérieure de la jambe s'atrophie et meurt.

Pour faire *une tête de côté*, on emploie une manière de casque qui tourne le cou du pauvre petit martyr.

Pour rendre un enfant bossu, on le tient plié en deux pendant des semaines entières, etc.

C'est effroyable !

Morris excelle dans la confection des *loupes phénomenales*, et nul ne greffe mieux que lui une queue de rat sur un nez humain. Cette dernière opération est la moins chère de toutes. Elle ne coûte qu'un demi-livre sterling.

Le plus dispendieux est la *squelettification*. Il est vrai qu'il faut suivre au sujet un régime spécial, qui ne dure pas moins de deux ou trois mois. On l'enveloppe dans des couvertures brûlantes pendant une partie de la journée, et on le nourrit exclusivement d'une sorte de pâtée composée d'eau, de vinaigre et de pain. En outre, on ne lui donne que très-rarement à boire, car il faut qu'il souffre de la soif. Au bout de trois mois de ce régime, le malheureux n'a plus que la peau sur les os.

QUESTIONS ENIGMATIQUES.

D. Quel est l'âne le plus savant ?

R. C'est l'âne à Lise (*l'analyse*).

D. Dans quelle ville de France est-on assuré de trouver où se reposer ?

R. Dans la ville de Senlis (*cent lits*).

D. Quel est le moyen de se procurer des souliers à bon marché ?

R. C'est de prendre deux sous, de les lier ensemble de cette manière on a deux souliers (*deux sous liés*) à bon marché.

D. Pourquoi fait-on usage de *chaux* pour bâtir les maisons ?

R. C'est afin de les empêcher d'être froides.



NOUVELLES DU JOUR.

TÉLESCOPE.—Empruntons quelques détails à la *Revue des sciences* de M. Tissandier sur un télescope monstre qu'il est question de construire en Amérique et sur les rapprochements ou grossissement que l'on peut obtenir avec des instruments exceptionnels.

Jusqu'à présent, dit M. Camille Flammarion, les plus parfaits télescopes ne dépassent pas les grossissements de 2,000 et les lunettes employées 1,500. C'est donc sans raison suffisante que M. Babinet supposait qu'on pourrait voir dans la lune des objets de la dimension de Notre-Dame de Paris (1).

Un jour sans doute, et sûrement même, on ira plus loin, et cela très prochainement, si l'on en juge par les progrès faits en optique depuis un demi-siècle. Il semble que l'Amérique est fortement disposée à pousser aussi loin que possible les tentatives de ce genre. Déjà on vient de proposer d'y fonder une société par actions de 10 dollars chacune dans le but de construire un télescope monstre :

« La *Scientific American* annonce qu'un Américain s'est engagé à payer 25 dollars pour voir l'occultation de Mars par la lune, en s'engageant à se rendre dans n'importe quelle partie des États-Unis. « On ne doit pas, dit l'auteur de cette motion, demander pour cela de l'argent au gouvernement, qui a assez à dépenser déjà ; mais les capitaux seraient promptement couverts si ce *télescope monstre* était placé à Philadelphie pour l'exposition de 1876 ; les actionnaires auraient sûrement un bénéfice de 200 pour 100 et la science en tirerait gratis un grand profit. » On parle aussi d'appliquer un millions de dollars, c'est-à-dire plus de cinq millions de francs, à la construction d'un télescope gigantesque, qui serait à nos meilleures lunettes ce que le *Great-Eastern* est aux canots. »

Faisons des vœux pour que d'aussi hardies tentatives puissent réussir, et que l'optique du dix-neuvième siècle rapproche la lune à quelques milles et nous permette enfin d'en distinguer les habitants !

LA MITRAILLE D'OR.

Je trouve ce récit émouvant dans le voyage au pays des bayadères de M. Louis Jacolliot :

Les Anglais assiégeaient Pondichéry par Goudeloor et par la mer. Cette malheureuse ville, célèbre par sa fidélité à toute épreuve pour la France, se défendait avec l'énergie du désespoir. Elle n'avait aucun secours à attendre de la mère patrie, qui luttait elle-même contre la coalition étrangère.

Un beau jour, on ne put répondre au feu des Anglais. Il restait de la poudre, mais on n'avait plus de projectiles. On avait envoyé aux habits rouges tout ce qu'il y avait de fer dans la ville, les balustrades des monuments, les fêches et les croix des églises avaient fait de la mitraille.

Un conseil de guerre était assemblé. Le gouverneur et les vieux soldats qui en faisaient partie pleuraient de rage à la pensée de se rendre.

Tout à coup un Indien demande à parler aux membres du conseil. On l'introduit : c'était le chef de la caste des Vellaja de Pondichéry, l'homme le plus riche de tout le pays français, Sandira-Poulé.

—Messieurs, dit-il simplement, en apprenant que vous

(1) Grossir un objet 2,000 fois, c'est *exactement* comme si on le rapprochait d'autant. Or la distance de la lune est de 96,000 lieues. Get oculaire la montre donc comme si elle était à 48 lieues. A cette distance, la meilleure vue serait loin de distinguer Notre-Dame ! On a souvent répété qu'on la rapprochait à 16 lieues, parce qu'on supposait applicable le grossissement de 6,000 du télescope de lord Russel ; mais ce grossissement n'est pas net, et quand on dépasse 2,000 pour la lune on ne voit pas mieux pour cela.

n'aviez plus de munitions et qu'on allait peut être se rendre, j'ai fait conduire aux remparts cinquante caisses d'argent monnayé en roupies. Ne pensez-vous pas que cela fera d'excellente mitraille ?

A ces mots, la salle éclate en applaudissements. On décrète que le chef des Vellaja a bien mérité de la patrie. Chacun regagne son poste aux remparts, et la défense reprend avec plus d'enthousiasme.

Pendant vingt jours on cracha de la mitraille d'or et d'argent sur les Anglais.

Le fils de Sandira-Poulé est aujourd'hui dans la misère.

La France a ordonné jadis le remboursement des sommes dues à ce héros ; mais les bureaux n'ont jamais ordonné le paiement... il s'agissait de dix millions.

LES OCCUPATIONS DE MAC-MAHON.

Si j'étais président de la République !...

Dans un pays où tout le monde, depuis le gâcheur de plâtre jusqu'au gâcheur d'idées, ne croit né pour être « gouvernement », cette exclamation est une monnaie courante.

Si j'étais président de la République !...

Eh bien ! braves gens, si vous étiez président de la République, savez-vous seulement comment vous vivriez ? Non ?... Moi non plus !... Mais du moins je sais bien comment vous ne vivriez pas.

Vous ne vivriez pas, à coup sûr, comme vit le maréchal de Mac-Mahon. C'est trop simple. et il y a longtemps que nous sommes des habitués de ces mœurs-là, si tant est que nous les ayons jamais eues.

Or, voici par le menu la journée du président actuel de la république. Epicure ferait la grimace, mais c'est Zénon qui serait content.

Tout chez le maréchal est réglé militairement, et, bien qu'il ait été bercé dans berceau capitonné de trois cent mille livres de rentes, il semble avoir fait de l'austérité la règle de sa vie.

Tel il était sous la madeste épaulette de sous lieutenant, tel il est encore. Il a pris des galons, gagné des étoiles, conquis la dignité suprême sans concevoir un désir, ni éprouver un besoin de plus.

Debout dès cinq heures, il se fait la barbe lui même ; puis il s'habille de pied en cap, tantôt en tenue bourgeoise, tantôt—et le plus souvent—en tenue militaire. Pas plus que M. Thiers, le Président n'a de goût pour la robe de chambre.

A cinq heures et demie, Pierre entre dans la chambre à coucher. Pierre est un vieux soldat d'Afrique qui, depuis plus de quinze ans, est attaché comme ordonnance au service du maréchal. Ce vieux brave ne céderait pas pour la plus ronde pension de retraite ce privilège qui consiste à préparer la tasse de café noir quotidienne, le *champoreau*, comme il dit en souvenir de l'heureux temps où il était *en Alger*. Cela fait, Pierre selle avec amour la bête favorite de son maître, *Olène*, une jument trois quarts pur sang qui a vu Reichshoffen et que le maréchal monte presque tous les matins.

Le jour paraît à peine qu'on aperçoit sur une des routes de Versailles, allant au grand trot de son cheval, cavalier à tête grise et à physionomie débonnaire. Un planton passe ou bien une estalette... stop ! Le cavalier fait le tour de l'homme et assure de sa bonne tenue. Puis il pousse soit jusqu'à Satory, soit jusqu'à Rocquencourt, pour assister au lever des soldats. A sept heures, il est de retour au palais de la Présidence, où M. le vicomte d'Harcourt, son secrétaire, l'attend dans son cabinet. Les affaires expédiées, le maréchal donne quelques ins-

tants à sa famille, et, après ce délassement intime, comence le défilé des visiteurs officiels, qui cesse une demi-heure avant le déjeuner. Cette demi-heure, il la consacre à faire des armes. A l'issue du déjeuner—on ne peut plus sommaire—communication des rapports militaires de la 1^{re} division ; nouvelle promenade à cheval et réception des ambassadeurs et des hauts fonctionnaires de l'Etat.

Jusqu'à ce moment, le maréchal appartient aux autres ; à partir de ce moment il s'appartient à lui-même. Si par hasard, on a besoin de lui pour une affaire pressante, on n'a pas à courir bien loin ; il est dans les environs à chasser le poil et la plume. La chasse, on le sait, est son péché mignon.

C'est le soir seulement, une demi-heure avant de se mettre à table, que le président de la République feuillette quelques journaux. Ce serait une erreur de croire que ceux qui l'intéressent le plus sont ceux qui brûlent de l'encens en son honneur. Il connaît la vieille maxime de Tacite : « *Pessimum inimicorum genus laudantes* », et il la pratique stoïquement. Comme tous les chefs d'Etat, le maréchal de Mac-Mahon a son journal favori. Mais je ne vous le nommerai pas, pour ne pas faire de jaloux.

Détail curieux : le maréchal n'a qu'un seul livre sur sa table de travail, celui du général Trochu, d'un bout à l'autre annoté de sa main.

Voilà un bouquin qui se payerait cher à la salle Sylvestre !

Eh bien ! braves gens, si vous étiez président de la République, est-ce ainsi que vous vivriez ?

VIRUS INCONNUS.

Le fait suivant est exact.

Hégésippus, accoudé sur sa table de travail, rêve à ses amours.

Un bourdonnement sur le papier de la muraille l'ennuie et l'agace. Il fait avec une lumière la chasse à l'insecte qui produit tout ce tapage.

Alors, comme Hégésippus trouvait la vie mauvaise pour lui-même, de la lueur brûlante il se mit à poursuivre la pauvre bête. Attirée par la lumière, elle joua d'abord sur le plafond, mais tout à coup, se sentant grille, par une fugue tout effarouchée, elle alla cogner de la tête dans un coin. Impitoyable, Hégésippus l'y suivit en pratiquant la même chasse.

Par un coup d'aile désespéré, le malheureux insecte fondit à l'autre bout de la chambre, et ses ailes frémisèrent sur le papier, tout endolories par les brûlures.

Hégésippus eut un mouvement de pitié et s'indigna contre lui-même. Il reposa sa lampe, mais il n'était plus temps, l'insecte glissait le long de la tapisserie sans pouvoir se retenir. Par un dernier effort il s'élança, tournoya, et vint tomber sur la table.

Les pattes crispées par le feu, il se traînait et voletait de côté et d'autre, comme un paquebot ravagé aux voiles et détraqué à la machine.

— Il souffre trop, se dit Hégésippus, il faut l'achever.

C'était penser charitablement, mais l'insecte l'étonnait ; il l'avait cru quelque vilain nocturne tout velu, noir comme un flocon de suie, et c'était un charmant insecte du plus beau vert, grand comme un petit papillon avec des ailes de libellule, d'une gaze verte et transparente. Alors pour l'observer, le lendemain, il lui fit subir le supplice de l'aiguille.

Il se disait que c'était une action méchante, mais il ne pouvait se résoudre à le gêner en lui donnant une mort plus prompte.

Il eut peine à enfoncer l'aiguille : car il avait piqué sur un écusson entre les deux épaules. L'infortuné bestiole se débattait. Hégésippus y mit une horrible patience, jusqu'à ce que la pointe ressortit par la face antérieure du thorax.

La pauvre torturée battait des ailes et roulait la tête d'une navrante façon.

— Suis-je un savant pour me permettre ces cruautés ? se dit Hégésippus.

Il se coucha de mauvaise humeur et eut de la peine à s'endormir.

Le lendemain Hégésippus passe une journée triste et ennuyée. Le soir il songe à l'insecte piqué au rideau de la croisée.

A travers son microscope, Hégésippus essaya de s'en faire une distraction.

Le corps, devenu d'un vert de cuivre oxydé, respirait encore à la jonction des anneaux.

Il découvrit au bout des pattes les petites cloches pneumatiques, les ventouses, qui font que les insectes peuvent, la tête en bas, marcher au plafond sans tomber.

Pour mieux voir il fit glisser sa victime le long de l'aiguille jusqu'à l'extrême pointe. L'acier s'était rouillé dans le thorax ; l'arrachement fut d'une telle souffrance qu'il y eut un suprême sursaut de vie : l'insecte faillit sortir de l'aiguille. Hégésippus se piqua à la main gauche.

J'abrège forcément les détails quoiqu'ils soient poignants. La place me manque pour suivre le récit pas à pas.

Arrivons au dénouement.

Ce jour-là, Hégésippus avait la paresse lugubre ; il se sentait incapable d'attention suivie ; il prit un livre, fuma deux pipes et s'endormit sans avoir tourné la page. Quand il se réveilla, il se sentit la tête lourde. Il avait entre le médium et l'annulaire de la main gauche une petite tumeur blanchâtre avec un point noir dans le milieu.

Il se mit au lit.

Le surlendemain, à sept heures du soir, on ne l'avait pas encore vu sortir.

On frappa plusieurs fois pour savoir ce que cela signifiait, on n'eut pas de réponse ; cela commençait à inquiéter.

Vers sept heures un quart, sa sœur vint.

Elle gratta d'une façon particulière, elle se nomma, elle frappa à se meurtrir les mains, même silence.

Malgré l'excessive chaleur, la fenêtre était restée fermée, la porte aussi ; depuis l'avant veille, on n'avait pas entendu ouvrir.

Une anxiété vive saisit Florine à la gorge ; elle pâlit, sa beauté légère prit une expression poignante. A la serrure, tantôt l'œil, tantôt l'oreille, elle écrasait contre la porte les fleurs de son chapeau. Rien, toujours rien.

On enfonça la porte.

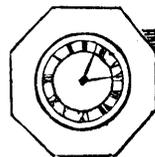
Un corps à demi-nu, déjà noirâtre et décomposé, était sur le lit. Trop tendue par une bouffissure, qui semblait gangreneuse, la peau de la main gauche avait éclaté.

Un voisin dit qu'il avait entendu des plaintes et des râlements pendant la nuit.

Quand on enleva le cadavre d'Hégésippus, traversé de son aiguille, l'insecte vert remuait encore.

C'était de cette piqure à la main gauche, quand l'insecte avait failli s'échapper, qu'Hégésippus venait de mourir.

RÉBUS.



Nos. 1 ET 2. TOILETTE DE THÉÂTRE AVEC VESTE PARISIENNE.

Cette toilette servira pour théâtre où l'on va en corsage montant et capeau. Elle se compose d'une jupe, ornée par derrière d'un haut volant à plis couchés, partagé au milieu par un bouton à plit, encadré de deux bouillons très bouffants et plus étroits. Le devant de la jupe est garni de deux groupes de 3 petits volants, surmontés de biais et de noeuds sans pans, en velours posés au long de la couture du lé. La veste de velours qui s'appelle ascuirasse parce qu'elle est très ajustée, est ornée simplement de gros boutons de métal; elle se boutonne de côté, par devant, et montre un revers en moiré. Une ceinture de cette dernière étoffe est gracieusement drapée sur la jupe ainsi que le montre le dessin 2. Le capeau en gros grain doublé et garni de velours et de rose. Une écharpe de tulle brodé, attachée derrière, tourne autour du cou.



No. 1.

No. 2.

No. 3. TABLIER POUR ENFANTS DE 2 A 3 ANS.

Ce tablier, en percale écrue, est garni de volants tuyautés, au bord desquels est posée une petite dentelle blanche en rivolité ou lacet ondulé. Sur la tête les volants se trouvent à biseau un biais en percale blanche. Des volants pareils entourent les encolures et forment une collerette autour de l'encolure.

No. 4. TABLIER A PLASTRON POUR PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS.

Ce tablier très élégant se fait en coutil blanc brodé de soutaches bleues ou rouges. Le bord supérieur est garni d'un lacet ondulé. Des pans en étoffe boutonnée, longs de 22 pes. et large de 2½ pes., se nouent par derrière et servent à attacher le tablier.

No. 5 ET 6. TOILETTE DE VILLE OU RÉCEPTION POUR JEUNE PERSONNE.

Cette toilette conviendra très-bien pour une demoiselle de 20 à 25 ans, ayant une taillevelte et élancée. Notre modèle est en



No. 3.

beigne garni de velours noir en ruban. Trois volants ornent les lés de derrière. La demi-tunique, très ample, est relevée par une écharpe en velours, nouée avec beaucoup de grâce sur le côté droit. Les lés de devant sont ornés de haut en bas, de bandes en velours ainsi que le corsage, à basques échancrées sur le côté et à revers par devant et par derrière.

La coiffure, très jeune, s'exécute avec des cheveux très courts et peu touffus. On les partage en



No. 4.



Nos. 5 et 6.

eux sur le front, puis on les relève tous ensemble, découvrant la nuque et les tempes sur un léger crépé fixé au sommet de la tête ; on fixe les pointes en dedant, en les roulant. On pose ensuite une natte en cheveux ou en rubans sur le devant du petit crépé.

Nos. 7 ET 8. TOILETTE DE PROMENADE AVEC POLO-NAISE.

Ce costume est entièrement en cachemire ségovien bleu ; les lés de derrière sont recouverts de petits volants froncés de chaque côté, les lés de devant d'un biais en taffetas ayant 22 lig. de large. La polonaise est fermée par des nœuds en satin, et garnie d'une broderie au passé et d'un biais ; les basques forment cinq pointes. Un chapeau en velours bleu, orné de dentelles noires et de roses jaunes, complète la toilette.

Nos. 9 ET 10. CHAPEAU DE VISITE POUR JEUNE FEMME.

No. 9. Ce chapeau est en velours bleu verdâtre très-foncé. La ruche qui l'entoure est doublée en gros-grain rose clair. Un nœud-cocarde en velours très-volumineux, traversé par une flèche en nacre, est posé sur le côté et sur le pied de deux plumes d'autruche enlacées blanches et roses. Une écharpe en gaze, attachée par derrière sert de bride.

No. 10. Ce chapeau en velours vert-olive est garni sous la passe d'une guirlande en feuilles de vigne et raisins de diverses nuances ; sur la coiffe, se trouve un bouquet de roses-thé, et un nœud de dentelle retenu par une boucle en acier.



Nos. 7 ET 8.

No. 11. BASCHLICK EN FLANELLE BLANCHE.

Il est des vêtements qui sont toujours de mode, soit à cause de leur commodité réelle, soit parce qu'ils n'appartiennent pas à la mode, et qu'ils ont un type particulier d'époque ou de pays. Tel est le véritable baschlick russe, aussi confortable que seyant, et nous sommes certaine d'être agréable à nos lectrices en leur en donnant un modèle exact. Celui que nous avons sous les yeux est en flanelle blanche, entouré d'une ruche large de 17 lignes, en drap gris-fer déchiqueté, Des glands en soie grise sont posés à chaque pointe.

de large. Un des côtés longs est bordé d'une dentelle très-étroite et les trois autres côtés d'une dentelle plus haute. Dans le pied de la dentelle étroite est introduit un ruban qui fronce légèrement le bord autour de la figure. Dans les jours qui séparent les festons de la grande dentelle, on passe des bouts de velours plus larges que le premier et que l'on fixe dans celui-ci. En cousant la dentelle, pied contre pied, on forme une patte qui se pose sur la tête, le dessin 10. Elle est maintenant par des nœuds en velours noir.

Le fond se fait simplement en laine zéphyr, sur des aiguilles de bois de moyenne grosseur.

12. CAPELINE AU TRICOT AVEC RUBANS DE VELOURS.

Cette capeline est d'une exécution simple et facile. Elle consiste en un châle de 1 1/5 verge de long sur 22 pcs.



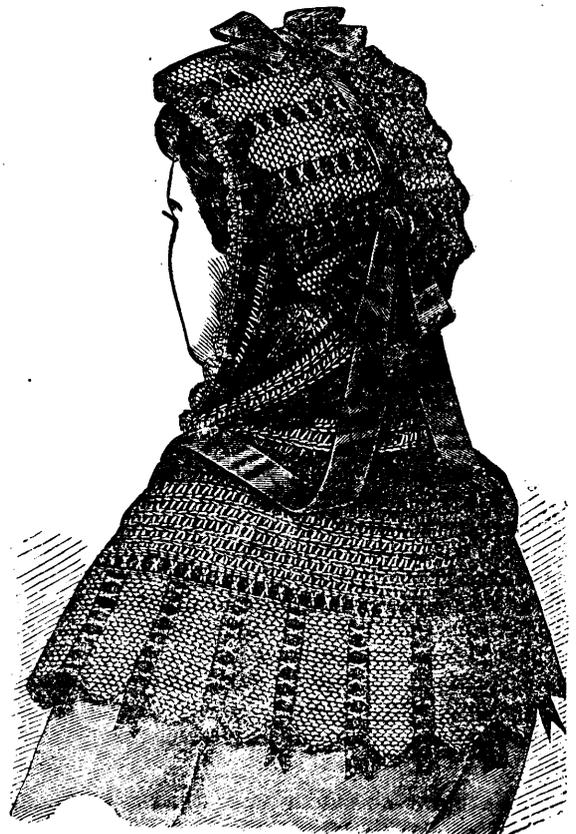
No. 9.



No. 10.



No. 11.



No. 12.